

# The Sax

Pascal Kulcsar

## PROLOGUE : L'ange, le sax et le cafard du matin

Je m'appelle Rudolph Calagland, et ce matin-là, j'avais la gueule d'un trombone qui aurait dormi dans un cendrier.

La lumière pissait sur la moquette comme une bénédiction mal filtrée, les cafards marchaient au pas cadencé, et mon cerveau, lui, tentait d'improviser un refrain sans partition.

Sur la table, un vieux sax grinçait encore d'avoir trop parlé. Il me regardait, ou alors c'était l'inverse.

Il y a des matins comme ça où les objets ont des yeux, des reproches et une meilleure haleine que vous.

Je me suis versé un café noir trois cuillères de rancune, une larme de désespoir et j'ai contemplé mon reflet dans la cafetière.

Un mec d'environ trente balais, coiffé à la dynamite, les cernes d'un mec qui négocie avec la nuit depuis trop longtemps.

Je me suis dit : *“Mon vieux Rudolph, si Dieu existe, il doit avoir un humour de pianiste saoul.”*

Puis j'ai entendu le bruit.

Pas celui du percolateur ni du voisin qui tape sa femme en rythme. Non.

Un vrai bruit, un murmure de cuivre.

Le sax sur la table s'est mis à respirer.

Je te jure respirer. Comme un môme qui se réveille d'un cauchemar.

J'ai reculé.

— T'as... t'as pas intérêt à jouer sans moi, mon gars, ai-je soufflé.

Et il a couiné, ce salaud. Un *mi bémol* qui sentait la nostalgie et la friture.

À cet instant précis, j'ai compris deux choses :

un, j'étais définitivement foutu ;

et deux, j'avais trouvé la seule voix capable de parler à ma place.

Le téléphone a sonné.

J'ai décroché. Une voix rauque m'a dit :

— Ici le destin. T'as cinq minutes pour choisir entre la gloire et la poisse éternelle.

J'ai répondu :

— Trop tard, j'ai déjà signé avec la poisse.

Et la voix a ri.

Un rire chaud, grave, à faire trembler les vitres et les promesses.

Un rire de jazzman mort depuis trop longtemps.

Depuis ce matin-là, chaque fois que je souffle dans ce foutu sax, j'ai l'impression qu'un ange bourré me marche sur la langue.

Et tu sais quoi ?  
Ça swingue du diable.

# Chapitre 1 : La caisse du Diable

La nuit collait à ma peau comme une chemise mouillée.  
Une vraie moiteur de bayou, épaisse, collante, presque vivante.  
Au-dessus des docks de Shreveport, la lune jouait à cache-cache derrière les nuages une vraie coquine, cette garce. On aurait dit qu'elle se foutait de nous.

Je transpirais dans l'ombre d'une camionnette garée à deux pas de la douane. On chargeait des caisses en silence, du genre qu'on ne préfère pas trop secouer : whisky frelaté, antiquités plus ou moins volées... et, si j'en croyais l'odeur, un ou deux morceaux d'os humain pour décorer le tout.

C'était pas une opération, c'était une foire aux emmerdes.

Et puis, *bam* une sirène.

Pas une douce, non. Une vraie, qui te lacère le tympan comme une lame de rasoir.

Tout le monde s'est figé.

Six types en noir, raides comme des piquets, les yeux écarquillés. On aurait dit une chorale de pingouins paniqués pris sous un stroboscope.

Le plus grand, un vieux rital aux mains tremblantes, a levé sa cagoule.

Sa moustache blanche lui faisait une gueule de parrain fatigué.

Il a grogné, juré, sorti un stylo et griffonné quelque chose sur une longue caisse, les veines du front prêtes à exploser.

— *Merde ! A-t-il craché. Fais bon voyage, ma belle... et surtout, arrive à bon port, sinon ciao bella pour tout le monde.*

Et hop, un coup d'épaule, la caisse a disparu dans le local des douanes.

Lui, il s'est tiré dans la seconde.

Pile au moment où les gyrophares bleus ont commencé à lécher les murs.

Les pneus ont hurlé. La camionnette encerclée.

Des flics partout, des lampes dans tous les sens.

Et au milieu, un chef, large comme un buffet, bombait le torse comme s'il venait d'arrêter Al Capone.

— *La fête est finie ! Qu'il a gueulé. Rendez-vous gentiment et tout ira bien. Félicitations, messieurs, vous venez de gagner votre ticket d'or pour la prison Lang du comté !*

Les six gars ont levé les mains en chœur.

Sous leurs cagoules remontées, j'ai vu six visages fatigués, usés, des sexagénaires défaits. Des gangsters de musée.

— *La prison Lang ?* A marmonné l'un.

— *Il regarde trop les parcs d'attractions,* a répondu un autre, aigre.

— *T'inquiète, on sera dehors avant Noël,* a grogné un troisième.

— *Pas juste de vieillir,* a soufflé le quatrième.

— *À la belle époque, on aurait sauté le mur sans perdre une hanche,* a balancé le cinquième.

— *Maintenant, c'est nos dents qui sautent d'abord,* a conclu le dernier.

Ils se sont regardés, vieux lions fatigués, conscients que leur rugissement faisait plus rire que peur.

Et moi, planqué derrière une pile de caisses, je me suis dit : *si c'est ça l'élite du crime, le monde va droit dans le néant.*

\*

Sur le toit d'en face, j'ai aperçu une ombre.

Un colosse noir, la peau brillante comme du cuivre poli.

Bolos. Une montagne avec un anneau d'or à la narine droite le genre de type que même les miroirs hésitent à refléter.

Il souriait.

— *Eh bien... Papa Tcho-Tchot va être content*, a-t-il soufflé.

Ses yeux se sont posés sur la caisse restée dans la pièce des douanes, la fameuse, celle qu'on avait oubliée.

Il a esquissé un rictus.

— *Un oubli des vieux rituels de Chicago... ces idiots apprendront jamais.*

Son rire a roulé dans la nuit, grave et moqueur, avant qu'il disparaisse dans l'ombre.

\*

Dans la salle des douanes, les gyrophares peignaient le bois de la caisse de reflets rouges et bleus.

Dessus, une inscription griffonnée à la va-vite :

Destinataire : M. Broloks – Chicago, Illinois.

Et moi, j'ai pu t'assurer d'une chose :

si quelqu'un avait su ce qu'il y avait dans cette foutue caisse...

personne, je dis bien *personne*, n'aurait dormi tranquille cette nuit-là.

## Chapitre 2 : Chicago sous vide

Quelques jours plus tard. Chicago, centre-ville.

Le vent d'automne s'amuse à me gifler la tronche avec des journaux gras et des feuilles mortes.

Charmante ambiance : on aurait dit que même la météo voulait ma démission.

Je traînais mes chaussures sur le trottoir, casque vissé aux oreilles, une main dans la poche et l'autre sur ma mallette-symbole de ma réussite pathétique. Mon costume gris portait le logo de l'entreprise familiale : Chicago-Aspirtout. Rien que le nom te donnait envie de changer de métier.

Trois générations de Calagland à fabriquer des aspirateurs... et moi, je n'avais toujours pas trouvé le bouton "évasion".

Je me suis arrêté devant la vitrine. Mon reflet me fixait, livide, avec des cernes de panda en fin de carrière.

Chaque lettre du mot "Aspirtout" semblait me siphonner un peu plus la volonté de vivre.

J'ai soupiré. Longtemps. Très longtemps.

Et c'est là que j'ai entendu ce bruit.

*Fffft... fffft... fffft...*

Le balai infernal d'Antoinette.

Elle était là, fidèle au poste. Bigoudis vissés au crâne, dos courbé, brosse en paille à la main, elle balayait rageusement les feuilles mortes avec la grâce d'un dictateur en pleine crise d'autorité.

— Bonjour, Antoinette ! Ai-je lancé, histoire de faire illusion.

Elle a sursauté, le menton tremblant, puis m'a regardé comme si j'étais un rat qui venait de lui parler.

Son dentier a claqué comme une trappe à souris.

Et le doigt accusateur est sorti.

— Ah ! Te voilà, petit mollasson ! Alors, tu comptes encore végéter dans ton coin ?

— Vous dites ? Ai-je tenté, penaud.

J'ai repris ma marche vers la porte automatique, espérant lui échapper.

— Je fais de ma vie ce qu'il me plaît, d'accord ? Et je dirigerai ce magasin si je veux !

Antoinette a levé les yeux au ciel en secouant son balai.

— Tu lui ressembles, c’est vrai... mais t’es pas digne de ton grand-père Marcel Calagland ! Lui, il avait du cran ! Pas comme toi, planqué derrière un ventilateur !

— Quoi ?

— Tu m’as bien entendu, mon petit bonhomme !

J’ai fermé les yeux. J’ai compté jusqu’à trois. Raté.

Les tempes me battaient comme une batterie de jazz sous amphétamines.

— C’est déjà compliqué comme ça, alors évitez les comparaisons, d’accord ? Merci, et bonne journée !

Mais Antoinette ne s’arrête jamais. C’est un modèle sans bouton “off”.

Elle s’est avancée, balai levé, le regard possédé.

— Du cran ! Voilà ce que tu dois avoir ! Du cran, bordel !

J’ai levé ma mallette pour me protéger.

— Laissez-moi tranquille, vieille folle !

Elle s’est arrêtée, haletante, puis a inspiré bruyamment.

— Mo...

— S’il vous plaît, ai-je soufflé.

— Ila...

— Taisez-vous !

— ...sson !

— TAISEZ-VOUS !

Je me suis tourné, prêt à fuir, et j’ai foncé vers la porte automatique.

Elle ne s’est pas ouverte. Évidemment.

Je suis resté planté là, poing serré, à fusiller la caméra au-dessus de la porte du regard.

Puis *chhhhhht*... elle s’est ouverte, lentement, triomphalement.

Je me suis engouffré à l’intérieur en grommelant :

— Au moins, elle, elle obéit.

Derrière moi, Antoinette m’a tiré la langue avant de remettre son dentier et de reprendre son balai, tout en marmonnant :

— Petit mollasson, va ! Marcel, lui, il m’aurait pas causé comme ça !

\*

Deux jours plus tard. Chicago, matin.

Frank, le collègue le plus asthmatique de l’histoire du ménage industriel, trottnait entre les gratte-ciel.

Son costume battait contre ses mollets comme une voile en détresse.

Sous son chapeau, ses cheveux gris dépassaient en épis rebelles.

Il a grimpé les marches d'un vieil immeuble du centre, haletant comme un phoque sous amphétamines.

Un tapis lui a tendu un piège.

— Nom de... !

Bam. Il a défoncé la porte du bureau avec sa propre carcasse.

Sur la porte : un graff.

“Vive la prohibition, vive les Broloks.”

La classe.

Frank a roulé jusqu'au bureau, les échardes dans le veston, et a levé la tête vers deux silhouettes.

Salvatore petit, trapu, moustache au cordeau faisait tourner son verre de whisky.

John grand, sec, visage taillé à la serpe tirait sur son cigare, impassible.

Un duo à mi-chemin entre un cabaret et un enterrement.

Salvatore s'est levé brusquement.

— *Ma Frank ! Qu'est-ce que c'est que cette entrée, bon sang ?!*

John a expiré une bouffée de fumée, tranquille.

— Et la marchandise ? A-t-il demandé, sans lever un sourcil.

Frank a baissé les yeux.

— Toute la bande... a été interceptée, Salvatore.

— Et les caisses ?

Silence.

Frank a secoué la tête.

— Désolé, John. Tout a été saisi.

Salvatore a fait tinter le glaçon dans son verre vide.

John a écrasé son cigare.

Le whisky, d'un coup, avait perdu sa saveur.



## Chapitre 3 : Le Sax, la Mafia et les Chacals

L'air du bureau était si épais qu'on aurait pu le couper au couteau à beurre.  
Les Broloks fumaient, buvaient et fulminaient comme trois locomotives en panne.  
Moi, j'étais assis en face, témoin de cette messe mafieuse où chaque mot sentait la poudre et la sueur rance.

Salvatore, moustache frémissante, faisait tourner son verre de whisky entre ses doigts boudinés. Frank, encore trempé de sueur, essuyait son front avec un mouchoir aussi sale que sa conscience.  
John, lui, restait impassible, le cigare coincé entre les lèvres, un vrai sphinx sous morphine.

— *Ma... !* Les flics sont vraiment impitoyables, lança Salvatore en levant les yeux au ciel, comme s'il parlait directement à Dieu pour lui demander un remboursement.

— On a perdu gros, admit Frank, la voix tremblante.

— En effet, ajouta John sans émotion. Et c'est peu de le dire.

Salvatore fit sauter un nouveau bouchon, versa le whisky avec des gestes d'acteur tragique et grimaça.

— *Ma... !* Le saxophone était le plus précieux de tous ! On ne s'en relèvera pas... quelle perte, quelle merde !

Je me souviens du silence qui a suivi. Puis du sourire de Frank. Ce sourire-là, je m'en méfie toujours : trop rare, trop dangereux.

— Il ne faisait pas partie de la marchandise saisie, dit-il, presque triomphal.

— *Ma... !* S'étrangla Salvatore. Il ne faisait pas partie de la saisie ?

John, d'ordinaire aussi expressif qu'une pierre tombale, recracha sa fumée en toussant.

— Où est-il, alors ? Balbutia-t-il.

Frank sortit une feuille froissée de sa poche.

— Un agent des douanes de Shreveport m'a envoyé ce matin un accusé de réception. La caisse a été réceptionnée, en attente d'identification.

Salvatore reposa son verre si fort que le glaçon a crié.

— *Ma... !* Il faut le récupérer à tout prix !

Frank hocha la tête.

— On saute dans un avion, on file là-bas, on le récupère et basta.

John leva les yeux au ciel, lentement, comme s'il comptait les anges.  
— T'es fou, Frank ? Les flics rodent encore là-bas ! On a nos têtes sur les murs !

Salvatore, reprenant son calme de vieux stratège, tapota le bord du verre.  
— *Ma...* ! On n'agit pas comme des amateurs. D'abord, on fait libérer la bande. Ensuite, on réfléchit à une solution plus... douce. Et surtout, on évite les héros suicidaires.

Un long silence suivit.  
Les trois se sont regardés, avec cette expression que seuls les requins connaissent : l'odeur du sang, mais la patience du courant.

\*

La nuit est tombée sur Chicago.  
Même bureau, plus sale, plus gras. Des miettes de pizza jonchaient le bureau, la radio crachait une vieille chanson italienne enrôlée.  
Salvatore, dans son rôle de parrain fatigué, a rempli trois verres à ras bord.

— *Ma...* ! On s'en tiendra donc à ce plan, déclara-t-il.

Frank pinça les lèvres.  
— Et s'il échoue ?

Salvatore eut un sourire tordu.  
— Il ne sera pas seul. Une vieille connaissance, là-bas, me doit un service. Et un service, ça se rembourse...

John approuva d'un hochement lent.  
— Ce trésor... entre les mains d'un inconnu, c'est risqué.

Salvatore s'approcha de la grande fenêtre. En bas, les lumières de Chicago-Aspirtout clignotaient.  
J'aurais juré qu'il souriait.

— *Ma...* ! C'est parfait, justement. Personne ne le connaît. Personne ne s'en méfiera.

Frank leva son verre, tout heureux d'avoir enfin une mission claire.  
— Alors, pour le gang des Broloks !

Salvatore se retourna, le regard brillant.  
— Pour le gang des Broloks !

Les trois verres s'entrechoquèrent, et le tintement vibra comme un serment qu'on regrette avant même de le prononcer.

\*

Le lendemain.  
Le soleil de midi chauffait les trottoirs du parc de Chicago.

Un type tiré à quatre épingles mordait dans un hot-dog dégoulinant.  
Moi, je savais pas encore qu'il allait foutre ma vie en l'air.

Toni. Trente ans, sourire carnassier, cheveux gominés comme un chanteur de charme en cavale. Il mâchait lentement, savourant chaque bouchée comme s'il dégustait un secret d'État.

— Eh, Toni ! Da ! J'ai une info qui va te plaire !

Kovak venait d'apparaître entre deux joggeuses. Grand, large, mal rasé, et un accent russe à couper à la hache.

— Salut, Kovak, répondit Toni. Vas-y, balance.

Kovak regarda autour de lui, le souffle court.

— J'ai espionné les vieux Broloks hier soir. Et tu ne vas pas me croire : ils veulent récupérer un saxophone !

Toni éclata de rire, la bouche pleine.

— Quoi ? Ils montent un orchestre, maintenant ?

— Da ! Et le pire, c'est que la moitié de leur bande est en taule, en Louisiane.

Toni se redressa.

— En Louisiane, tu dis ?

— Da. Et la seule chose qu'ils n'ont pas perdue, c'est ce foutu sax. Il est toujours à la douane de Shreveport.

Toni mâchonna sa lèvre, les yeux plissés.

— Un saxophone qui affole les Broloks... Il doit valoir une sacrée fortune.

— Da. Et Salvatore envoie quelqu'un le récupérer.

— Quelqu'un ? Qui ça ?

— Un type inconnu. Un novice.

Toni esquissa un sourire de prédateur.

— Alors, on va lui envoyer des experts.

Kovak fronça les sourcils.

— Lesquels ?

— Les Français.

— Quoi ? Ces trois clowns ?

Toni haussa les épaules, ravi.

— Justement. Trois clowns, oui... mais affamés. Et parfaits pour un coup foireux.

Kovak eut un rire gras.

— Da... Les Français.

Toni lança son papier de hot-dog dans la poubelle, sans le regarder.

— Exactement. Les Français.

## Chapitre 4 : Perfect Day, mon œil

L'autoroute vibrait comme une corde de basse, tendue à craquer.  
Entre l'Arkansas et la Louisiane, ma Ford Mustang bleue hurlait à la mort. Le moteur crachait sa colère à chaque accélération, les pneus mordaient l'asphalte comme s'ils voulaient le manger.  
Je fonçais, le vent fouettant ma cravate, quand un grand panneau s'est dressé :

« Bienvenue en Louisiane »

J'aurais pu lever le bras, faire le signe du triomphe... mais j'ai juste serré les dents.  
La route ondulait sous la chaleur, avalée en longues goulées. Le capot flambait sous le soleil comme un signal d'alarme sur quatre roues.  
Je tenais le volant à m'en blanchir les jointures, mon long manteau clair flottant à peine un costume d'acteur fatigué dans un film dont personne ne voulait plus tourner la suite.

La radio crachotait un tube pop dégoulinant : *The Perfect Day*.  
J'ai eu un rictus.  
— Ouais, un jour parfait, mon œil.

Je l'ai coupée net. Et, comme à chaque fois, un souvenir m'a sauté à la gorge.

\*

### Flash-back : Chicago, soirée humide

Le parc brillait sous les lampadaires, les graviers collés à mes semelles.  
Un homme encapuchonné lançait des graines aux pigeons, tranquille comme un prêtre en retraite.  
Je me suis approché, tendu comme un fil.  
— Rudolph ? Rudolph Calagland ?

Les pigeons se sont envolés dans une explosion de plumes.  
La voix a répondu, posée, presque lasse :  
— Oui, c'est moi.

Quand il a ôté sa capuche, j'ai vu un visage propre, trop propre. Le genre à sentir encore le savon d'hôtel.  
Frank, le vieux contact m'a observé longuement avant de lâcher :  
— T'as la gueule de ton grand-père, toi.

J'ai haussé les épaules.  
— On me le dit souvent.

Je voulais paraître détaché, mais mon cœur battait plus vite que les tambours d'une fanfare.

— Quelle est ma mission ? Ai-je demandé, pour écourter la comédie.

Frank a souri, ce qui chez lui ressemblait à une menace.

— Une caisse a récupéré. Un saxophone. La Louisiane.

— Un saxophone ? On m'envoie chercher un instrument ?

— Ce n'est pas un instrument, c'est plus que cela. Et c'est ta mise à l'épreuve.

Je me suis tu. Le mot *mise à l'épreuve* m'a glacé.

— Juste un aller-retour, ai-je dit.

— Parfait. Marié ? Enfants ?

— Non.

— Mieux encore, a-t-il soufflé. Moins de complications.

Sa tape sur mon épaule m'a fait comprendre que j'étais engagé, volontaire ou non.

\*

## Fin du flash-back : Retour sur la route

Le moteur de la Mustang vibrait jusque dans mes os.

J'ai secoué la tête, tenté de chasser le souvenir.

— Pas la prohibition, non... mais ma petite révolution, ai-je grommelé.

Je me suis mis à imiter ma dernière cliente :

« Un puissant avec un gros embout ? Non, plutôt multifonction, j'espère qu'il avale tout ! »

J'ai éclaté de rire tout seul, le genre de rire qui sonne creux.

— Fini les aspirateurs. Place à l'action.

Ma main a glissé dans mon manteau.

J'ai caressé la crosse du Colt, froide, rassurante.

— Enfin un rôle principal.

Un mille-pattes a traversé le tableau de bord, insolent.

Je l'ai éjecté d'un coup sec du canon.

— Saleté de rampant.

\*

## Shreveport, Louisiane – Midi

L'air de la douane sentait la sueur et le papier moisi.

Des néons blafards clignotaient comme des paupières fatiguées. On aurait dit la salle d'attente d'un dispensaire pour âmes perdues.

J'attendais depuis vingt minutes, le col relevé, un cure-dent au coin de la bouche, les nerfs en jazz mineur.

Devant moi, une vieille dame câlinait une boîte comme si elle contenait son défunt caniche. Sur le banc d'à côté, deux types noirs en costume sombre et chapeau d'église restaient immobiles, lunettes noires sur nez crochu. Soixante piges, l'air de prêtres vaudous sortis d'un clip de blues.

Le plus petit souriait. Un sourire trop large, trop calme.

— C'est quoi, les ZZ Top de Louisiane ? Ai-je murmuré.

Le petit a incliné la tête, comme s'il avait entendu. Son sourire s'est agrandi.

— Qu'est-ce qu'il me veut, Ray Charles ?

La vieille dame s'est retournée, m'a lancé un sourire compatissant avant de s'éclipser, sa boîte serrée contre son cœur.

Mon tour est arrivé.

L'agent au guichet trente ans, chemise amidonnée, écriteau "Service avant tout" m'a regardé comme si j'étais un chewing-gum sous sa semelle.

J'ai fouillé ma poche intérieure. Mes doigts ont effleuré la crosse du Colt. Mauvaise idée.

Je me suis figé. Lui a levé un sourcil.

Petit rire nerveux. Changement de main, de poche.

J'ai sorti l'accusé de réception et ma pièce d'identité.

— Vite, s'il vous plaît. Je suis pressé.

Il a hoché la tête, scanné, puis a disparu par une porte battante qui a gémi comme une baleine épuisée.

Pendant ce temps, j'ai tapoté un rythme sur le comptoir, un petit swing pour ne pas perdre la tête.

Sur le banc, les deux silhouettes noires n'avaient pas bougé.

Le petit celui qui souriait, souriait encore.

Un sourire qui disait : *On va se revoir, mon gars.*

## Chapitre 5 : Oncle Bens, jurons et cambouis

L'agent de la douane est revenu avec la tête de quelqu'un qui vient d'avaler une mauvaise nouvelle.

Ses mains étaient vides, son regard, aussi tiède qu'un café oublié.

— Désolé, monsieur Calagland... votre colis a déjà été enlevé.

Je suis resté figé, la bouche entrouverte, comme un poisson qui découvre la sécheresse.

— Vous... vous dites ?

Une voix rocailleuse a jailli derrière moi :

— *Merde ! Le paquet s'est fait la malle !*

Je me suis retourné.

Et là, j'ai vu le type.

Un vieil afro-américain à lunettes noires, costume sombre, chapeau vissé sur la tête et sourire trop large pour être honnête. Il s'appuyait sur sa canne comme un roi déchu sur son sceptre.

— Pas de quoi, Armstrong... ai-je marmonné en me tournant vers le guichet, agacé.

Le vieux a éclaté de rire, d'un rire rocailleux, presque contagieux.

— *Ta mère en short !* qu'il a lancé. *Il s'est barré, mec !*

Je me suis retourné à nouveau, fronçant les sourcils.

— Vous êtes certain de ça, l'ancêtre ?

— Heu, ouais, deux heures au bas mot, répondit-il en haussant les épaules. Deux heures ! montre en main !

Il a pointé un doigt tremblant vers la sortie, toujours hilare.

J'ai soupiré, ramassé mes papiers et traversé la salle à grandes enjambées.

Mais à peine arrivé près de la porte, une main rugueuse m'a tiré par le bras. C'était lui.

— Qui a pris mon colis ? Ai-je demandé, les nerfs à vif.

Le vieux a éclaté de rire, un rire si fort que deux secrétaires ont levé la tête.

— *Putain, j'ai la gueule de qui, cette fois ?*

— Vous dites ?



— Ray Charles ? Armstrong ? Va savoir ! On me confond toujours avec un autre, ça m’amuse !

— Certainement pas Beethoven, ai-je répliqué du tac au tac. Lui, il était sourd comme un pot.

Le vieux a failli s’étouffer de rire.

— *Va chier, p’tit blanc !* T’as le sens de la répartie, Calagland !

Je me suis figé.

— Vous... vous connaissez mon nom ?

Son sourire s’est éteint d’un coup.

— Non de Dieu... Dégageons d’ici, l’artiste.

\*

Sur le parking, le soleil cognait si fort que le bitume sentait le pneu fondu.

Je marchais derrière lui, l’air idiot, jusqu’à une vieille camionnette rouge rouillée qui menaçait de s’effondrer sous le poids de son propre passé.

Le vieux a ouvert la portière passager, grinçante comme une porte de tombe, et a lancé :

— Grimpe, Calagland. Dépêche-toi.

— Vous n’allez pas me demander de...

— Non de Dieu, grimpe ! J’ai pas que ça à foutre !

J’ai obéi. Mauvais réflexe d’ancien employé-modèle.

La portière a claqué et la camionnette s’est mise à trembler comme un asthmatique qu’on secoue.

Le moteur toussait, râlait, mais a fini par rugir.

— De Dieu de non de Dieu ! S’est exclamé le vieux, fier comme un capitaine de sous-marin.

\*

Sur la route, la camionnette cahotait sur la nationale, emplie de bruits de ferraille, d’odeur d’huile brûlée et de cigare froid.

J’avais l’impression de voyager dans une boîte de conserve conduite par un démon en charentaises.

— Comment vous connaissez mon nom ? Ai-je demandé, la gorge sèche. Et qui m’a doublé sur le coup du sax ?

Le vieux n’a pas répondu tout de suite.

Il a changé de vitesse, regardé dans le rétro, fronçant les sourcils.

Puis il a allumé calmement un cigare calmement, oui, mais en manquant de foutre le feu à son chapeau.

— *De Dieu de non de Dieu...* personne à la grappe, au moins, a-t-il marmonné.

— Mais... qui êtes-vous ?

Il a soupiré, un long souffle de locomotive, puis baissé la vitre.  
Un crachat monumental a fendu l'air.

— Beurk ! Ai-je crié.

— Je m'appelle Bens. Mon prénom suffira, a-t-il dit avec un sourire gras.

J'ai cligné des yeux.

— Bens...

Il a pris une bouffée de cigare, puis m'a regardé droit dans les yeux.

— Salvatore m'a mis au parfum sur toi. Il m'a demandé de superviser la réception du sax et de t'aider si ça merdait.

— Vous dites ? Vous bossez pour les Broloks ?

Son visage s'est fermé comme une porte de coffre-fort.

— Bon Dieu de merde, non ! Je bosse pour personne. Et sûrement pas pour ces vieux croûtons !

Il a frappé le volant d'un grand coup.

— Je ne suis pas comme toi, p'tit con en costard qui veut jouer les gangsters ! Tu as eu une enfance malheureuse ou quoi !?

Je l'ai regardé, bouche bée.

— Votre bouche... c'est immonde.

— *Putain de vieillesse !* A-t-il répondu en s'essuyant la lèvre.

— Pourquoi blasphémez-vous autant ?

Il a grogné :

— *Mes couilles, je blasphème ! C'est ma ponctuation !*

Puis il s'est calmé, soudain plus doux.

— Écoute, Calagland. Une fois le sax entre tes mains, tu pourras te tirer d'ici. Tout rentrera dans l'ordre.

J'ai soupiré.

— D'accord... mais pourquoi m'aider ?

Bens a pris une longue bouffée, la fumée lui dessinant un halo de vieux démon repent.

— J'éponge une dette du passé, mon garçon. Et quand ce sera fait, *de Dieu de non de Dieu*, je pourrai enfin respirer librement.

\*

Ailleur, sur la même route, un 4x4 noir avalait les kilomètres sans un bruit.  
Derrière le volant, Lupin trente ans, élégant, costume ajusté, sourire de vendeur d'âmes.  
À sa droite, Bonapart petit, trapu, mâchoire serrée, mâchonnant un chewing-gum comme s'il mâchait son passé.  
À l'arrière, Beudelaire grand, barbu, lunettes fumées, bras écartés comme s'il posait pour une pub de parfum : *L'odeur du crime*.

Trois Français. Trois mercenaires. Trois emmerdes sur roues.

Le 4x4 filait droit vers la Louisiane.  
Et moi, dans la camionnette de Bens, j'avais comme un pressentiment :

La journée ne faisait que commencer,  
et elle puait déjà le cambouis, le juron,  
et les emmerdes à jazz ouvert.

## Chapitre 6 : Les trois Français

Le 4x4 noir filait droit vers Lafayette, avalant la route comme un chien affamé. Dehors, l'air brûlant faisait onduler l'horizon ; dedans, la tension sentait la sueur et le cuir neuf.

Le moteur ronronnait, régulier, presque hypnotique, et le seul bruit humain venait du claquement obstiné du chewing-gum de Bonapart.

— Tu vas finir par coller la transmission, marmonna Lupin sans quitter la route des yeux.

— *La transmission, la transmission !* Grogna Bonapart. T'es toujours à causer comme un manuel de conduite, toi.

À l'arrière, Beaudelaire s'étira paresseusement, sourire satisfait au coin des lèvres. Il retira lentement la sucette de sa bouche, la fit tourner entre ses doigts comme un cigare miniature.

— Mes amis, gardons notre calme, dit-il. Nous sommes en mission.

— Mission ! Ricana Bonapart. Un saxophone ! T'appelles ça une mission, toi ?

Lupin, impassible, redressa le col de sa chemise immaculée, le geste étudié d'un acteur sûr de sa lumière.

— L'objet n'a pas d'importance, lança-t-il d'un ton docte. Ce qui compte, c'est ce qu'il représente : un contrat, une prime, et la promesse que Toni nous ouvrira enfin les portes du gang.

Beaudelaire leva sa sucette en guise de toast.

— Et si, au passage, on trouve le temps d'un petit bourbon, moi, je dis pas non.

Lupin soupira.

— Toi, tu penserais encore à boire au milieu d'une apocalypse.

— C'est ça, la classe française, mon vieux, répondit Beaudelaire en coinçant à nouveau la sucette entre ses dents. Même dans la tourmente, un peu d'élégance.

Bonapart ricana, mâchoire nerveuse, chewing-gum claquant.

— L'élégance, c'est pas d'avoir une sucette rose dans la bouche.

— Je te rappelle, mon cher sergent-chef, que cette sucette me donne une haleine de vainqueur, rétorqua Beaudelaire. Toi, tu sens la caserne et l'échec.

Lupin leva une main, tranchant la dispute.

— Messieurs ! En Louisiane, on ne plaisante pas. Ce pays avale les touristes et recrache les imprudents.

Le silence retomba, juste troublé par le bourdonnement des insectes qui s'écrasaient contre le pare-brise.

Les marais s'étendaient de part et d'autre de la route : étendues vert-gris, immobiles, avec leurs arbres barbus de mousse et leurs reflets de mercure. L'air vibrait, saturé de chaleur et d'odeurs de gasoil.

Bonapart essuya son front, la voix plus douce :

— T'inquiète, chef. Tant que le sax respire encore, on le ramène à Toni.

Beaudelaire éclata de rire.

— Et s'il respire plus ?

Lupin esquissa un sourire, rare, tranchant.

— Alors, on lui fera le bouche-à-bouche. Façon française.

Ils rirent tous les trois. Un rire court, nerveux, à mi-chemin entre la complicité et la folie douce.

Le 4x4 s'enfonça dans les bayous, avalé par le soleil et les vapeurs de mazout.

Trois Français, trois ego surchauffés, lancés à la poursuite d'un saxophone perdu.

Et quelque part devant eux, sur la même route fondue de chaleur, un vendeur d'aspirateurs en costume clair roulait vers son destin en compagnie d'un vieil homme qui jurait plus qu'il ne respirait.

## Chapitre 7 : Bayous, jurons et malentendus

Le 4×4 noir me collait dans les rétroviseurs comme une idée mauvaise qui refuse de partir. À l'arrière, Bonapart mâchait son chewing-gum avec l'énergie d'un industriel en panne d'inspiration ; le bruit claquait dans l'habitacle comme un métronome nerveux.

— Lupin ! On l'a retrouvé ! Cria-t-il, la voix râpeuse. Fais-lui une queue-de-poisson à cette camionnette pourrie, puis on les passe à tabac jusqu'à ce qu'ils chantent où est l'instrument !

J'avais envie de me pencher sur le capot et de hurler « mais respirez un peu », rien que pour rajouter du piment, mais je suis resté à l'écart, planqué dans ma pudeur blanche-cassée.

Beaudelaire, lui, en arrière, leva la main avec la nonchalance d'un dandy qui vient d'apprendre une blague déjà jouée. Sucette collée aux lèvres, sourire en coin.

— On dirait que notre cher Calagland s'est trouvé un petit copain, lança-t-il, mi-moqueur, mi-délecté.

Bonapart ricana, sec comme un vieux pain.

— Prévu ou pas, je vais les buter tous les deux pour le même prix, sans distinction de race.

Lupin, impeccable au volant, n'avait pas changé d'expression ; il a dit doucement :

— Chut. Ce n'est pas la bonne méthode.

Il a accentué chaque mot, comme si les syllabes pouvaient contenir des principes de stratégie.

— J'ai dit, ce n'est pas la bonne méthode. On garde nos distances, on observe, on repère le saxophone. Ensuite, on agit... à ma manière. Avec doigté, sensibilité.

Puis, comme s'il céda à une pulsion humaine :

— Après, faites ce que vous voulez.

Beaudelaire fit une petite révérence invisible.

— Alors, laissons-nous guider et admirons le paysage... tant qu'il reste vivant.

Le 4×4 avalait la route, enfoncé dans la moiteur. Dehors, les bayous déroulaient leur tapis d'arbres barbus, d'eau calme, de moustiques et de secrets. L'odeur de gasoil se mêlait aux effluves de marécage ; tout cela sentait la lenteur dangereuse d'un animal qui rôde.

\*

Dans la camionnette rouillée, je gigotais comme un ressort trop tendu.

— Et cet homme, l'autre, celui qui m'a doublé... il sort d'où ? Lâchai-je, la voix serrée.

Bens, cigare planté comme un trophée, les yeux plissés sur l'horizon, soupira comme un vieux tracteur. Il a fait claquer la radio ; un vieux jazz poussiéreux a rempli l'habitacle et m'a

caressé les nerfs.

— Chiottes... J'imagine très bien où ce malfrat crèche. Et c'est là que ça peut merder grave.

— Vous dites ? Fis-je, accroché à chaque syllabe.

— Ouais. Tout ce que j'espère, c'est qu'il bosse pas pour Papa Tcho-Tchot.

Papa Tcho-Tchot. Le nom m'a fait froncer les sourcils.

— Papa... quoi ?

Bens a serré la mâchoire, la ride au coin de l'œil se creusant comme une vallée.

— Un chef de gang. Et un prêtre vaudou. Un vrai. Mieux vaut l'éviter, gamin.

Le mot « sorcier » m'a sauté dessus comme un chat affamé.

— Un sorcier !? M'étais-je écrié, en me redressant d'un bond. On retourne à ma Mustang, on prend mes armes !

Bens a éclaté de rire, un rire qui frottait au métal.

— Ta caisse ? À l'heure qu'il est, ta salope de Mustang doit déjà être démontée en kit par des types qui la traitent comme une collection de pièces détachées.

— Quoi !? Mais je la paye encore ! Ai-je balbutié, outré et blessé dans mon amour-propre mécanique.

Je sortis mon vieux Colt, le brandis comme si j'allais impressionner qui que ce soit. Le petit joujou faisait figure d'héritage solennel.

— On ne va pas se laisser voler sans rien dire !

Bens leva les bras, placide :

— Eh, mollo avec ton antiquité. Les armes et moi, on fait deux.

Je le défendais, orgueilleux.

— Ce n'est pas une antiquité. C'est l'arme de mon grand-père, jadis craint dans le milieu.

Il m'a regardé d'un air mi-dégoûté, mi-amoureux du chaos.

— Non de Dieu ! Range-moi ça tout de suite. Et arrête de te prendre pour un parrain en costard.

Il s'est remis à fumer, a remué sa joue pour chasser une cendre imaginaire et a monté le volume de la radio. Le jazz a recouvert nos paroles, et je me suis senti minuscule, pourtant rassuré. J'ai glissé le Colt dans ma poche, la tête appuyée sur la vitre pour regarder défiler une terre qui semble avoir oublié les horloges.

\*

Le soleil descendait. Les bayous se sont mis à exhaler une fumée dorée, les arbres pendus de mousse espagnole formaient des rideaux mouvants. La camionnette a toussé et s'est arrêtée devant une maison qui semblait tenir debout par défi : bois grisé, porche bancal, fenêtres aux paupières closes. Deux chênes nouveaux la gardaient comme des sentinelles fatiguées.

— Les bayous, murmurai-je en lisant un panneau défoncé.

Je suis descendu en traînant des pieds, les cheveux en bataille, la mâchoire flottante. Bens, tout sourire de vieux renard, a pris la porte moustiquaire d'un geste de propriétaire.

— Merde ! Tu comptes prendre racine ou quoi ?

— Mais... c'est quoi, cet endroit ? Demandai-je, ne sachant si c'était inquiétant ou sublime.

— Chez moi, bordel ! Répondit-il, fier comme si c'était un château.

J'ai failli m'étrangler.

— D'après les statistiques, y a plus de meurtres ici que dans tout l'État, balbutiai-je.

Il a ri.

— Alors, t'inquiète, tu seras dépouillé, gangster, et certainement séché très prochainement ! Ricana-t-il en pointant du doigt les marécages.

— Sans oublier la faune locale... les alligators t'adorent : chair tendre, goût d'aspirateur.

Je l'ai regardé comme s'il avait perdu un boulon.

— Hein !?

— Avance, grogna-t-il. Et n'écoute pas tout ce que tu lis dans les guides touristiques.

Je me suis avancé vers la porte, en jetant des coups d'œil aux ombres.

— Il ne manquerait plus que des vampires, marmonnai-je.

— Ta mère en short ! A tonné Bens. J'ai un connaisseur, tiens.

— Laissez ma mère tranquille, grognai-je.

La maison nous a avalés. La porte a craqué, s'est refermée sur une nuit peuplée d'insectes et de vieux airs de jazz qui fusaient quelque part, loin.

\*

Pendant ce temps, dans le 4×4, les trois Français ont coupé le moteur. Les phares se sont éteints comme on baisse la voix avant de dire une chose interdite.

— Nous savons maintenant où il crèche, déclara Lupin d'une voix douce et nette.

Il y a eu un silence, puis Bonapart a cogné du poing sur la portière, impatient comme un ressort mal huilé.

— Qu'est-ce qu'il fout dans ce trou à rats ? Demain, je passe à l'attaque !

Beaudelaire s'est penché en avant, yeux brillants.

— D'abord le sax, souffla-t-il.

Ils étaient tapis dans l'ombre, trois silhouettes qui semblaient se fondre dans la nuit du bayou. J'ai eu la certitude, qui remue dans le bas-ventre, que la nuit allait bouffer le jour.



Je me suis glissé sur une chaise bancale, écoutant le jazz qui filtrait des vieilles radios, et j'ai senti la machinerie se mettre en marche : les plans, les petites trahisons, les malentendus, les jurons, et ce goût sucré de cambouis qui colle aux doigts quand on touche la mécanique du destin.

La journée ne faisait que commencer. Elle puait déjà la ferraille, le juron, et un magnifique foutoir à la française.

## Chapitre 8 : Jo-Black et la baignoire du diable

La maison de Bens sentait le cigare froid, la poussière et le canapé qui a trop écouté les confidences des ivrognes.

Je tournais lentement sur moi-même, inspectant les murs jaunis, les cadres vides, les auréoles d'humidité comme des cartes d'un autre monde.

Mon regard s'est arrêté sur un téléphone à cadran circulaire posé sur une commode qui tenait debout par pure habitude.

— Je peux me servir de votre... moyen de communication ? Ai-je demandé, poli comme à un enterrement.

Bens s'est écroulé dans un fauteuil, épuisé, grognant comme une chaudière.

— Merde ! T'as pas un de ces fameux portables, le gangster ?

— Il... il est resté dans ma voiture, malheureusement.

Il a éclaté d'un rire gras et a monté le son de la télé.

— Fais comme chez toi, Calagland.

Le téléphone craquait de vieillesse. J'ai soulevé le combiné du bout des doigts, composé lentement le numéro de Frank et laissé le cadran tourner comme un vieux vinyle.

— Allô... Frank ? C'est Rudolph.

Bens a baissé discrètement le volume pour mieux espionner.

Quelques secondes plus tard, j'ai raccroché sèchement. Mon cœur cognait comme une grosse caisse.

Je me suis tourné vers Bens, blême ; il a redressé la tête d'un air innocent.

— Bens... ai-je dit, grave.

Il a lancé sa télécommande sur la table.

— Quoi encore, Calagland ?

— Le temps m'est compté, maintenant. J'ai jusqu'à la fin de la semaine pour rapporter le saxophone aux Broloks, sinon mes parents risquent la mort.

Bens a levé les yeux au ciel.

— Pff ! Tu t'attendais à quoi, le gangster ? Tu m'étonnes grave.

— Ce n'était pas dans le contrat !

— Une belle connerie, ton contrat.

J’ai fait les cent pas, la tête pleine de tambours.

— Vous avez un bain ? J’ai besoin d’un bon bain.

— Deuxième porte à gauche. Les essuies dans l’armoire, juste en face de la putain de barge.

— Vous dites... la barge ?

— Là où tu fous ton cul, l’artiste.

J’ai hoché la tête, vaincu, et j’ai monté l’escalier comme un condamné en pantoufles.

\*

La salle de bain sentait la lessive rance et l’humidité ancienne.

La vapeur s’accrochait au plafond en nuages hésitants.

Je me suis glissé dans la baignoire pleine de mousse, bonnet plastique sur la tête, le corps noyé dans la tiédeur.

Mon Colt reposait sur une chaise, à côté de mes vêtements pliés comme un uniforme de soldat qui a encore foi en la discipline.

Je ne bougeais plus. Le silence vibrait, puis *bam* ! un coup sec a résonné sous la baignoire.

L’eau a frissonné. J’ai sursauté.

— Qu’est-ce que c’est que ça !?

Deuxième coup, plus fort. L’eau a tremblé jusqu’à mon menton.

— Eh ! Bens ! Ai-je hurlé.

\*

En bas, il regardait un match de catch, cigare planté dans la bouche.

— Quoi ? A-t-il crié sans lever les yeux.

— Votre baignoire !

Il a haussé les épaules.

— C’est sûrement Jo-Black, a-t-il répondu tranquillement en recrachant un nuage de fumée.

\*

J’ai blêmi.

— Jo-quoi !?

La baignoire s’est mise à vibrer. Une bulle a éclaté.

Puis un museau noir a émergé, suivi d’un corps écaillé, luisant, gigantesque.

Un alligator.

Je suis resté figé, les yeux écarquillés, la bouche prête à exploser.  
La bête a tourné lentement la tête vers moi et a ouvert grand la gueule.  
Aucune dent. Juste un abîme rose et humide.

— Oh... Seigneur.

J'ai crié, attrapé le Colt... et l'ai laissé tomber dans l'eau.  
J'ai brassé la mousse frénétiquement, les mains tremblantes.  
L'alligator a claqué la mâchoire, un claquement sec, moqueur.  
Puis il s'est tourné vers la porte et a glissé dehors, tranquille, comme un chat repu.

Je suis resté là, haletant, l'eau jusqu'au menton.  
J'ai récupéré mon arme dégoulinante et j'ai murmuré, la voix cassée :  
— Saleté de rampant.

\*

Je suis descendu en catastrophe, une serviette serrée autour de la taille, dégoulinant comme un poisson qu'on sort du filet.  
— Mmm ! Mmm ! Mmmm !

Bens s'est retourné, hilare.  
— De Dieu de non de Dieu, on dirait que tu fouettes la peur, toi.

— C'est quoi, cet alligator !? Ai-je bégayé.

— Tu t'y feras, Calagland. C'est comme un cabot de compagnie.

— Vous dites !?

— Je le berce depuis sa plus tendre enfance, plus chétive, il a été rejeté par ses parents. Rien à craindre en plus, il n'a plus de dents.

— Quoi !?

— Ouais, à cause de mon amie Rose. Une vraie tragédie orthodontique.

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Un grondement a roulé dans le couloir.  
Jo-Black a déboulé à toute allure, masse reptilienne lancée en travers de la pièce.  
Sa queue m'a fauché comme un battant de cloche.

Je me suis envolé littéralement et j'ai atterri contre une armoire qui n'avait rien demandé.  
Bens a bondi, secouant la tête :  
— Va chier, Jo-Black ! Tu pourrais faire attention à mes invités !

L'alligator, impassible, s'est installé dans le fauteuil, gueule entrouverte, les yeux fixés sur l'écran.  
Un silence s'est fait. Puis le commentateur de catch a crié : *"It's a knockout !"*

J'ai levé les yeux au plafond.  
— Parfait résumé de ma soirée, ai-je soufflé.

## Chapitre 9 : Les fantômes de famille et l’Africa Club Jazz

Le matin s’est levé en mordant la route d’un soleil humide.

La vieille camionnette rouge était une casserole sur roues qui chantait toujours un vieux blues. Bens conduisait comme un homme qui connaît toutes les routes et tous les péchés qui les bordent : cigare au bec, regard en diagonale, tapotant le volant au rythme d’une chanson soul qui crachotait sur la radio.

Moi, j’étais assis derrière, poche de glace collée à la tête, chaque cahot m’envoyant un petit rappel que la dignité, ça se paye en douleur.

— Je dois retrouver ce sax au plus vite, grognai-je, l’humeur courte comme un solo mal foutu.

— Et merde... grommela Bens. N’oublie pas que je suis là pour t’aider, fit-il d’un ton qui pouvait aussi bien être paternel que toxique.

— Il serait temps, marmonnai-je.

Le vieux leva un sourcil, comme on lève la commissure d’un drame en attente.

— C’est quoi ton problème, au juste ?

— Vous auriez pu m’avertir pour l’arrivée soudaine de votre... cabot, lançai-je, amer encore de ma baignoire transformée en scène d’horreur aquatique.

Il eut ce rire râpeux qui me donne envie parfois de l’insulter, parfois de l’applaudir.

— Va chier, l’artiste. On n’en remettra pas une couche.

— Dès que j’ai le sax en main, je dégage d’ici, jurai-je. Mes parents ont une date butoir et moi, j’ai pas envie d’être le sparadrap qui retarde l’horloge funéraire.

— Je suis d’accord, dit-il simplement.

Puis, comme on lance une pique sans réfléchir :

— Mais dis-moi, pourquoi ce changement de vie aussi radical ? T’es un loser ou quoi ?

J’ai sorti la vieille photo de ma poche, la photo qui pèse plus que du plomb : Marcel Calagland, trente ans, costume coupe droite, regard dur, la gueule de celui qui ne mendie pas le respect.

— Voilà ce à quoi je veux ressembler, murmurai-je.

Bens l’a saisie entre deux doigts, l’a regardée comme si on venait de lui servir un plat exotique.

— Ton grand-père ?

— Ouais. Pour être acceptés par le gang, ils m’ont demandé de récupérer le saxophone.

Il plissa les yeux.

— Chiottes... tu me dis pas tout, hein ?

— Non, admis-je, plus bas.

Il ricana, sec comme une allumette.

— Quelle merde ! Comme ton grand-père, tu préfères finir traqué ou séché inopinément ?

Cette phrase m’a cogné comme un uppercut sentimental. J’ai reposé la photo, foutu la poche de glace sur la tête du vieux par vengeance théâtrale, il a juré, j’ai monté le son de la radio pour noyer sa plainte, et la vie a repris son faux rythme.

\*

On s’est arrêtés sur un pont parce que Bens avait des affaires à régler et parce que les ponts sont des lieux où les histoires se nouent. Quatre femmes grosses et bruyantes, robes à fleurs, riaient au bord de l’eau et me lançaient des regards complices qui ressemblaient à des bons de soutien moral. Bens discutait avec un vieux au menton neigeux ; quand il revint, son visage avait pris la mine d’un homme qui vient d’apprendre qu’il a mangé un ragoût piquant sans s’en rendre compte.

— Vous avez retrouvé le sax ? Demandai-je, espérant un miracle en conserve.

Il claqua la portière, grotesque de nervosité :

— Putain, t’as vu ma tête ! Il est à l’Africa Club Jazz.

Les mots m’ont frappé comme une cymbale mal accordée : *Africa Club Jazz*. L’endroit sonnait comme un piège à consonances et promesses.

— Qui le tient ?

— Papa Tcho-Tchot, répondit Bens, sec.

Le nom m’a sauté à la gorge. Papa Tcho-Tchot à la fois chef de gang et prêtre vaudou : une combinaison qui sent le malaise et la non-réponse.

— Papa quoi ?

— *Papa Tcho-Tchot*, répéta-t-il. *Un type qu’il vaut mieux éviter quand t’as encore des rêves de réveil.*

Je me suis redressé, la poche de glace glissante contre ma joue. Le Colt a glissé d’un geste nerveux hors de ma poche.

— Vous dites !? Ai-je lâché, le cœur qui partait à la course.

Bens a levé les mains en l’air, un petit théâtre de vieux sage :

— Bordel, range ton arme, p’tit con. Tu te pointes chez lui avec ton pistolet d’antiquaire et il te niquera la tronche, la poésie incluse.

Mes doigts ont serré le métal comme si la décision pouvait se forger dans le froid.

— N’oubliez pas que le temps est compté pour mes parents, ai-je rappelé, voix aiguë.

Il m’a regardé, sérieux comme un bouc dans une énigme.

— *Mes couilles*, dit-il simplement. *Si tu débarques chez un prêtre-sorcier avec une pétoire de famille, t’es fichu.*

Je sentais la rage me chauffer la nuque : colère, fierté mal placée, l’envie de faire un film dont je serais le héros maladroit.

— C’est ce qu’on va voir, répondis-je, plus à moi-même qu’à lui.

La camionnette a démarré comme une pardonnée qui n'a pas demandé son avis au monde. Le moteur avala le pont, nous engloutissant dans un soleil de midi qui collait la peau au cuir. J'avais Bens à côté, blasé et fier, et moi, un vendeur d'aspirateurs avec des rêves de gangster. La route devant sentait l'huile chaude et la mauvaise idée.



## Chapitre 10 : Le fief du sorcier

Le parking de l’Africa Club Jazz miroitait comme une plaque d’acier sous un soleil blanc. La chaleur collait à la peau, et l’air vibrait d’un grondement invisible, comme si le lieu respirait à sa manière.

Bens et moi avons traversé le bitume lentement, deux soldats sans plan ni gloire. J’avais remonté mon col, persuadé que ça pouvait servir d’armure morale.

— Ça va être rapide, murmurai-je, en essuyant la sueur sur mon front.

— Du calme, répondit Bens. Ici, c’est son fief. Tu me laisses mener les débats, pigé ? Et surtout, pas de geste agressif envers Papa Tcho-Tchot.

— À quoi ça sert d’être un gangster si je ne peux même pas m’exprimer ? Lançai-je, les mains en éventail.

Il s’arrêta net, reniflant l’air comme un chien avant l’orage.

— Il faut un subterfuge. Et jamais, jamais tu ne lui dis que tu bosses pour les Broloks.

— Vous dites !?

Mais il était déjà en train de pousser la porte.

\*

À l’intérieur, la fraîcheur nous a avalés d’un coup, comme une gorgée de whisky mal digérée. L’Africa Club Jazz était vaste, silencieux, plein d’échos.

Une grande scène trônait au fond, baignée d’une lumière mauve.

Et au centre, une table dressée, minuscule, posée comme un autel de pacotille.

Un homme, grand, sec, portait une robe sombre irisée de reflets métalliques. Il parlait à l’air, d’une voix basse et sinieuse.

Quand il s’est tourné, quatre silhouettes ont émergé de l’ombre : trois gorilles en costume noir, et Bolos, la montagne à la narine percée d’un anneau d’or.

Papa Tcho-Tchot.

Le sorcier des bayous.

Peau parcheminée de symboles, gros anneaux d’oreilles, nez orné comme un portail colonial.

Son sourire ressemblait à un piège à loup qu’on aurait poli pour l’occasion.

— Tiens, tiens... le jazzman en personne, glissa-t-il. Tu respirez encore ?

Bens eut un rictus :

— De Dieu de non de Dieu... ça fait une paie.

— Que me vaut ta si rare visite ? Demanda le sorcier, la voix traînante comme un solo de sax trop long.

Je me penchai vers Bens, à voix basse :

— Vous êtes musicien !?

— Ta gueule, chuchota-t-il.

Mais Papa Tcho-Tchot avait déjà levé la tête, l'œil soudain rouge, brûlant comme un néon dans la nuit. Il étendit une main vers moi, et Bolos s'avança d'un pas, docile, massif, le souffle chaud et lent.

— Je... je viens pour une information, tenta Bens, mains jointes comme un scout en confession.

Le sorcier se leva, glissa son regard sur moi.

— Et ce type, là ? Cette tête de simplet en costard ? Il se prend pour Al Capone ou quoi ?

— Vous... vous dites ? Bredouillai-je, plus vexé que terrorisé.

Papa Tcho-Tchot fronça les sourcils. Son index vibra, il marmonna une suite de sons qui sentaient la cendre et le poivre.

Une grimace aiguë fendit son visage, et tout à coup, Bens porta ses mains à la gorge, les yeux exorbités.

— Pu... de... mer... Qu'est-ce que tu m'as fait !?

— Un petit tour de politesse, répondit le sorcier avec un sourire d'enfant cruel. Tes jurons fatiguent mes esprits.

Bens haleta, les lèvres tremblantes.

— C'est pour aider Calagland que je suis venu, parvint-il à dire.

Les pupilles rouges se sont braquées sur moi.

— Toi. Tu connais vraiment cet énergumène ?

Bens improvisa comme un joueur d'échecs en chute libre.

— Le fils d'un vieil ami de Chicago. On lui a volé son saxophone à Shreveport.

Le sorcier haussa un sourcil, narquois.

— Des amis lointains, toi ? Quelle nouveauté.

J'ai bouillonné. Le théâtre mystique, les airs supérieurs, la lumière rouge... trop pour moi.

— Ça suffit avec vos tours d'illusionniste, lançai-je. Et votre look de vacancier percé de partout !

Je fis un pas. Ma main glissa à l'intérieur de mon manteau.

— Non ! Hurla Bens.

Papa Tcho-Tchot ouvrit grand les yeux. L'air vibra.  
Une pression invisible m'a saisi la poitrine. Mes bras sont retombés d'un coup. Mon corps tout entier s'est figé, prisonnier d'une chaleur molle.

— Ici, je gouverne seul, souffla le sorcier. Et personne ne bouge sans ma bénédiction.

Je n'avais plus de volonté, juste une conscience ironique : celle d'un mec qui comprend qu'il aurait mieux fait de rester vendeur d'aspirateurs.

— Qu'as-tu fait ? Balbutia Bens.

— Un petit sort, répondit Papa Tcho-Tchot. Histoire d'éviter les drames inutiles.

Il reprit calmement :

— Le saxophone... je l'ai. Bolos l'a récupéré lors de l'arrestation de tes amis maladroits de Chicago. À la douane, je contrôle tout. J'ai voulu l'examiner.

Bens serra les poings.

— Et alors ?

Le sorcier s'assit, tira un cigare tordu et l'alluma. Une fumée verdâtre s'en échappa, serpenta jusqu'à Bolos, qui l'aspira d'abord par la bouche, puis par les oreilles, puis par son anneau nasal. Il frissonna, se gratta le postérieur, et se mit en garde, poings levés.

Papa Tcho-Tchot soupira.

— Ni bijou, ni drogue, pas même de l'or. Et le son qu'il émet est... exécration. Tu me caches quelque chose, Bens.

— Je veux juste récupérer l'instrument, insista le vieux.

— Chaque mensonge te coûtera un coup. À la Mike Tyson, précisa le sorcier avec une politesse de prédateur.

Bolos jaillit.

Sa droite claqua sur ma joue, le monde bascula. J'ai vu le plafond danser avant de heurter le sol dans un bruit de moquette vexée.

— Arrête ! Hurla Bens. Tu vas me l'abîmer grave !

Papa Tcho-Tchot leva une main, amusée.

— Relevez-le. On recommence.

Je me suis redressé, deux hématomes en forme de continents sur le visage, et je me suis tenu droit, parce qu'il n'y avait plus que ça à faire.

Au fond du club, un néon a clignoté, trois fois, comme un rire de fantôme.

Le sorcier souriait, satisfait.

Et moi, figé, battu mais debout, j'ai compris que dans ce monde-là, être gangster, c'était surtout savoir encaisser les coups magiques ou pas.

## Chapitre 11 : Les notes du passé

Le 4×4 ronronnait comme un gros matou de quartier qui a avalé une casserole. Lupin conduisait sans bruit, mâchouillant son cure-dent comme un métronome discret. Bonapart, lui, triturait ses poings jusqu'à ce qu'on entende craquer la colère, un bruit sec comme des phalanges qui réclament un casse-croûte violent. À l'arrière, Beaudelaire se vautrait, sucette coincée entre les lèvres, émettant des petits bruits de friction qui, pour une raison obscure, me donnaient la nausée.

— Je te jure que je vais leur faire la peau, grogna Bonapart, la voix pleine de fiel.

Lupin haussa à peine un sourcil.

— La patience est d'or, dit-il, lentement. Garde ton énergie.

Il répéta, plus fort, les mains posées comme un chef d'orchestre sur le cuir :

— J'ai dit, garde ton énergie.

Beaudelaire sourit, mi-moqueur, mi-rêveur.

— Pourquoi ce petit blanc-bec n'a-t-il pas élu domicile au Vieux Carré ? S'esclaffa-t-il.

J'aurais pu me promener dans les tramways, grignoter des huîtres, et puis le cuisiner après le dessert.

Le 4×4 glissait sur la route comme une note tenue trop longtemps : lourd, tendu, et dangereux. Trois Français aux allures si différentes, et pourtant accordés sur une chose, ils voulaient ce sax comme on veut une entrée dans un monde meilleur.

\*

Pendant ce temps, l'Africa Club Jazz avait retrouvé un calme glacial, un calme qui n'est jamais sincère dans ces lieux.

Bens faisait les cent pas, les mains qui tremblaient d'un mélange de colère et d'appréhension. Moi, je restais planté là, la face encore en feu où Bolos m'avait servi son poing comme une carte postale souillée.

— Stop ! C'est la vérité ! Cria Bens une fois de plus, rauques comme un vieux phare.

Bolos se raidit, la haine à portée de bras. Il arma, mais son coup s'arrêta à un cheveu de ma joue quand Papa Tcho-Tchot leva un doigt. L'air vibra. J'ai senti une pression invisible comme une main gantée qui m'arrêtait net en plein mouvement.

Le sorcier cligna des yeux, et quelque chose dans son regard vira au rouge. Il me regarda comme on lit une partition compliquée.

— Mmm... je suis certain que cette version est du pipo, souffla-t-il, pensif.

Bens, déjà essoufflé, tenta encore :

— Mais...

Le sorcier lui coupa la parole d'un sourire qui n'avait rien de chaleureux.

— Je te laisse une chance, dit-il juste parce que nous étions amis autrefois. Si tu veux récupérer ce bout de tôle et de bois pour ton ami, tu devras gagner le concours que j'organise demain soir. Ici. Chez moi.

Bens blanchit comme un linge qu'on essore trop vite.

— Hypocrite ! Cracha-t-il. Tu sais bien que je ne joue plus.

— En effet, soupira Papa Tcho-Tchot, presque tendre. Ce n'est pas faute de connaître ton passé. Il posa une main sur son cœur, affectation théâtrale. Bonnie ta femme me laissera toujours un vide incommensurable, mon ami.

La plaie était ouverte, nettoyée au vinaigre : Bens baissa la tête, et pour un instant je vis la fragilité sous la carapace grossière. Le sorcier marmonna encore, fit un geste, et je frissonnai comme une marionnette à qui on vient d'enlever les ficelles.

— Rendez-vous demain soir, Bens. C'est à prendre ou à laisser.

Puis il tourna les talons, sa robe effleurant le sol comme une note qui glisse hors du tempo. Le néon au fond clignota, trois fois, comme un rire gras.

\*

Le soleil s'inclinait sur les marais pendant que nous rentrions. Dans le salon de Bens, les stores traçaient des zébrures de lumière sur le canapé ; j'étais étalé, poche de glace sur le front et crème sur les hématomes, gonflé d'une colère sourde. Jo-Black, roulé en boule comme un chien de salon bestial, somnolait à côté d'un fauteuil qu'il avait choisi comme trône.

Bens fumait. Il caressa l'alligator d'une main comme on console un vieil ami idiot.

— Non de Dieu, Calagland ! Lâcha-t-il. Ce qui ne te tue pas... te rend plus con, ou quoi ?

J'ai tâtonné mon visage, les contours encore en feu.

— J'ai entendu... vous étiez musicien, non ? Balbutiai-je. Et puis...

— Bordel ! S'emporta-t-il. Ça t'a pas échappé ? J'ai voulu jouer les grands frères pour sauver un pote. Et la merde est revenue comme un boomerang.

— Boomerang ? Rétorquai-je, un peu ironique.

— Boomerang mon cul ! Gronda Bens. On a un gros souci urgent : Papa Tcho-Tchot a le sax. Et il veut que je participe à son concours pour le récupérer. Demain soir. Bordel.

Je fis un bond, la poche de glace tomba. Mes doigts cherchèrent la crosse du Colt, fier et inutile symbole.

— Moi aussi, j'ai l'instrument nécessaire, annonçai-je, plus bravache que prudent.

Bens leva les mains, horrifié.

— Ah non. Tu comprends pas la leçon, hein ? J'ai juré de plus jouer. Et je suis pas prêt à rompre ce serment, ma parole.

— Vous dites ?

Je fis tourner mon Colt comme un pantin du western. J'avais envie de faire quelque chose, n'importe quoi. L'action, même ridicule, chassait la peur.

— Alors j'irai le chercher moi-même, crachai-je.

Jo-Black leva la tête, un grondement sourd monta dans sa gorge velue, un avertissement qui fit taire le monde pendant une seconde.

Bens fronça les sourcils, plus sérieux que la colère. Quelque chose approchait. Pas un client de bar, pas un passant : quelqu'un venait. Et quand quelqu'un vient dans la nuit d'un bayou, il vient souvent pour la violence.

## Chapitre 12 : Les Chacals dans la gueule du Bayou

La lumière de fin d'après-midi coulait comme du miel brûlant sur les arbres tordus du bayou. Les moustiques dansaient en escadrons et les grenouilles s'accordaient pour donner le ton : ce jour-là, la Louisiane préparait une symphonie du chaos. Au milieu de cette partition marécageuse, trois silhouettes se découpaient sur la route poussiéreuse.

Lupin, Bonapart et Beaudelaire.

Les Chacals.

Trois taches d'élégance et de vice dans la moiteur du sud.

Ils s'arrêtèrent devant la maison de Bens, une baraque fatiguée, flanquée d'une véranda bancale et d'un silence trop pesant pour être honnête.

L'air poisseux collait à leurs vestes.

Lupin, toujours impeccable, s'agenouilla devant la serrure avec la concentration d'un chirurgien qui opère un patient allergique à l'anesthésie.

Derrière lui, Bonapart guettait, mâchoire serrée, claquant son poing dans sa paume comme s'il répétait la punition à venir.

Sur le côté, Beaudelaire se pencha vers une trappe à demi cachée par un vieux pot de fleurs. Il renifla, plissa le nez.

— Bon Dieu, ça sent la mort et le poisson, murmura-t-il, sucette au coin des lèvres.

Un *clic* sec retentit. Lupin eut un sourire satisfait.

— Et voilà, messieurs.

Ils entrèrent sans bruit, trois fantômes sûrs de leur effet, trois dandys en mission dans le ventre du bayou.

\*

Dans le salon, Bens et moi étions face à face depuis dix bonnes secondes.

Pas un mot, juste ce silence dense où chaque regard vaut un duel.

Et soudain, un bruit sourd.

On s'est retournés en même temps.

— Qu'est-ce que... ? Avons-nous dit d'une même voix.

Jo-Black, jusque-là roulé en boule dans son coin, s'était redressé d'un bond, la queue battant le sol comme un tambour de guerre.

Son grondement fit vibrer les vitres et mon estomac.

— Qu'est-ce qu'il lui prend ? Demandai-je, crispé.

— Peut-être des putain de coliques, répondit Bens, cigare tremblant entre les doigts.

Mais il n'y croyait pas. Ses yeux fouillaient déjà le couloir.

Des pas étouffés se rapprochaient.

Bens blêmit.

— Non de Dieu... qui cela peut bien être ?

Je levai mon Colt, mains moites.

— Vu votre tête, je dirais : pas le facteur.

— Range-moi ça ! Aboya-t-il. Pas de connerie avec ton flingue chez moi !

Trop tard.

Trois silhouettes apparurent dans l'encadrement de la porte.

Lupin, droit comme un prêcheur.

Bonapart, trapu et nerveux.

Beaudelaire, beau comme un péché en costume clair.

Jo-Black claqua de la queue et se plaça entre eux et nous.

— Qui êtes-vous ? Rugit Bens.

Lupin eut ce sourire aimable des gens qui tuent proprement.

— Et s'il vous plaît, que cherchez-vous ? J'ai dit : *que cherchez-vous* ?

— Et vous, c'est quoi cet accent ? Lançai-je, méfiant.

Bonapart ricana.

— Voilà donc notre apprenti gangster, le type aux manières d'un vieux catalogue Sears.

Il cracha par terre.

— Le digne représentant du gang obsolète des Broloks.

Je sentis ma mâchoire se crispier.

— Vous dites ?

— Nous voulons simplement récupérer le saxophone, intervint Lupin, d'un ton calme mais tranchant. J'ai dit, *le saxophone*.

Beaudelaire s'avança d'un pas, sourire mielleux.

— Dépose ton antique jouet, Rudolph Calagland, et promis, pas d'effusion de sang.



Bonapart brandit son arme.

— Ou alors tu découvres le renouveau du gang des Chacals, *Made in France* !

Je ne pus m’empêcher de sourire.

— Apparemment pas assez modernes pour arrêter une bande de vieux à la retraite.

Silence.

Trois visages figés.

— Quoi ? Firent-ils en chœur.

Mon Colt émit un *clic* étrange, un bruit de ressort fatigué.

Bens leva les bras, horrifié.

— Non de Dieu, mais qu’est-ce que tu fous ?

— Pff... la gâchette doit être ripée, dis-je faiblement.

Bonapart ne laissa pas finir. Il s’élança et me décocha un direct du droit.

Je volai en arrière et m’écrasai sur le canapé, raide comme un cadavre de film muet.

Bens tenta de s’interposer, mais Bonapart le balança d’un revers.

Alors Jo-Black rugit.

Et là, le chaos eut un nom.

L’alligator fonça comme un train de marchandises. Il percuta Beaudelaire, l’envoyant valser sur ses deux compagnons.

Des cris, des coups de feu, de la poussière, et moi au milieu, sonné mais vivant.

Bonapart tira deux fois au plafond, puis visa Jo-Black.

— Bouge pas, reptile de malheur !

— Non ! Hurla Bens. Pas Jo-Black !

Mais le plancher eut son mot à dire.

Des *claquements* secs résonnèrent. Puis un autre. Puis plusieurs.

Sous nos pieds, des trappes s’ouvrirent.

Et de là-dessous...

des bruits lourds, des souffles visqueux, des pas gluants.

Beaudelaire, livide, jeta un œil par le couloir.

— Des alligators ! Hurla-t-il. Des dizaines !

Les trois Français détalèrent, tirant à tout va. Les balles ricochaient sur les murs, les bibelots, les portraits de famille.

Derrière eux, la marée verte montait des reptiles de toutes tailles, gueules béantes, symphonie de cliquetis et de grognements.

Ils défoncèrent la porte arrière et plongèrent dans le marécage, poursuivis par les cris, l'eau et la fureur reptilienne.

Le silence revint peu à peu, seulement troublé par le clapotis du bayou.

Bens, furieux, m'attrapa par le col et me secoua comme un vieux tapis plein de poussière.

— Va chier, Calagland ! J'ai vu ma vie défiler en deux secondes !

— Eh oh ! Protestai-je, les bras ballants.

— Et c'était qui, ces connards, Rudolph ?

Je me dégageai, essoufflé.

— Probablement une bande rivale. Ils connaissaient mon nom.

— Non de Dieu de non de Dieu ! Soupira-t-il. Le secret du siècle, hein ?

Je tentai de reprendre contenance, comme si j'avais encore un peu de dignité à sauver.

— On doit travailler en tandem, dis-je.

— *Tandem mon cul !* On ne s'entend que par obligation, tu piges ?

Il se tourna vers Jo-Black, qui observait la scène d'un œil bovin.

— Toi, tu gardes la baraque. Et surveille tes cousins, compris ?

L'alligator cligna des yeux, puis s'installa confortablement sur le canapé.

Je le regardai, compatissant. Même lui semblait plus sage que moi.

Bens, lui, soupira, fatigué.

— Non de Dieu, qui sait ce qui nous attend encore, venu de Chicago ?

Je passai mon manteau, sentant la sueur sécher sur ma nuque.

— Vous avez raison. Je pars au club régler cette histoire.

— Non ! Hurla Bens.

Mais j'étais déjà dehors.

Et dans mes yeux, cette lueur stupide et héroïque qu'ont les types qui confondent courage et désespoir.

Les moustiques s'écartaient sur mon passage.

La nuit, elle, s'approchait à grands pas.

## Chapitre 13 : Rose Fée La Mambo

La camionnette rouge, toute cabossée et tatouée de rouille, cahotait entre les cyprès chauves du bayou.

Les moustiques faisaient des rondes militaires autour du pare-brise, et chaque virage donnait l'impression que la tôle allait s'ouvrir comme une conserve de maïs.

Moi, j'étais à moitié vivant.

Les joues couvertes de crème blanche, deux mèches d'ouate coincées dans le nez, j'avais la tête d'un phoque enrhumé.

Et je grinçais des dents à chaque nid-de-poule.

— Où allons-nous ? Lançai-je, la voix coincée quelque part entre la douleur et le coton.

Bens, concentré derrière le volant, mâchouillait son cigare avec la gravité d'un prêtre athée.

— Chez une amie, répondit-il. Rose. Rose Fée La Mambo. Elle m'est très chère.

J'ai haussé un sourcil.

— Elle sait où est le sax ?

— Bordel que non ! Mais elle pourra t'aider à le gagner.

— Vous dites... *gagner* ?

— Demain soir. Concours de musique de Papa Tcho-Tchot à l'Africa Club Jazz. Avec son aide, tu participes à ma place, tu gagnes, tu récupères le sax, et tu sauves tes parents. C'est ça ou rien.

— Je ne suis pas musicien, moi.

— Chiottes ! Le contraire m'aurait étonné, grommela-t-il.

— Et votre amie, elle m'apprend le solfège en deux séances ?

— Tu vois pas qu'on nage en pleine merde ? Répliqua-t-il. Mais c'est la meilleure planche qu'on ait.

J'ai soufflé, redressé la tête, et lâché, bravache :

— Si c'est un coup foireux, je reprends mon Colt et je le récupère par la force.

— Je t'aurai prévenu, fit Bens, le ton las. Et n'insiste pas sur mes comptes avec Papa Tcho-Tchot.

Je le regardai du coin de l'œil.

— Pourquoi vous êtes nerveux à l'idée de l'affronter ?

— Ce n'est pas ton problème, Calagland.

La camionnette avala encore quelques virages avant de s'arrêter net devant une maison qui semblait tout droit sortie d'un cauchemar folklorique : poutres sombres, murs hérissés de gris-gris, de ficelles, de bouteilles bleues tintant dans le vent.

Dans le hall, un mannequin de paille, grand comme un épouvantail de western, était traversé de lames et de couteaux, hérissé comme un hérisson chevaleresque.

— Très accueillant, soufflai-je. Elle fait dans la déco, votre amie ?

Bens porta les mains à la bouche.

— T'es là, Rose Fée ? Hurla-t-il.

Une voix chaude répondit, chantante, roulant les mots comme des perles :

— T'y peux aller t'y installer, Bens ! J'y arrive tout de suite !

Je tirai Bens par la manche, inquiet.

— Surtout, ne dites rien de mon identité. Je suis là incognito.

— Fais-moi confiance.

\*

Le salon semblait un musée sous acide.

Des bocaux, des crânes, des oiseaux empaillés, des plumes, des cornes, des coquilles, des peaux de serpents... et, trônant au milieu, un alligator empaillé tenant entre ses dents une casserole verte fermée par un couvercle.

— Elle a des drôles de goûts, votre amie, dis-je.

— C'est son gagne-pain, répondit Bens.

— Vous dites ?

— Prêtresse vaudoue, ajouta-t-il, aussi serein qu'un type qui vient d'avaler une pile.

Je sursautai.

— Comme Papa Tcho-Tchot !

— Non de Dieu ! Plus humaine, évidemment.

— Si c'est ça votre plan, j'm'arrache !

Mais avant que je puisse me lever, la porte s'ouvrit.  
Et la lumière entra.

Rose Fée La Mambo.

Une trentaine flamboyante, peau d'ébène, yeux bleus d'un autre monde, robe fleurie qui semblait rire, et un grand chapeau noir à la Louise Brooks du bayou. Elle irradiait comme un feu de Bengale dans la moiteur louisianaise.

Je me rassis net, retirai mes ouates nasales, et essayai de paraître civilisé.

— Qu'y m'y vaut t'y visite, Bens ? Lança-t-elle avec ce chant d'accent où chaque mot semblait danser.

— Heureux de te revoir, Rose, répondit Bens. Voici Rudolph Calagland, le fils d'un vieil ami de Chicago.

Elle m'adressa un sourire qui me coupa le souffle.

— B'y jour, Rudolph.

— B... bonjour, bafouillai-je. Puis, à voix basse :

— Mais qu'est-ce qu'elle baragouine ?

Sans répondre, Rose attrapa la casserole verte coincée dans la gueule du saurien. Elle la secoua, marmonna dans une langue qui sentait la suie, le sel et la cannelle, souleva le couvercle... et une cuisse de poulet fumante jaillit. Elle l'avalait d'un trait, sans se démonter.

Bens et moi avons écarquillé les yeux.

— De Dieu de non de Dieu, souffla-t-il. J'ai besoin de tes puissants services, Rose.

Elle fronça les sourcils.

— Pas d'y blasphème chez moi, Bens ! Et pour les services célestes, y avait Marie Laveau.

— Marie Laveau ? Demandai-je. Une copine à vous ?

— Non, grogna Bens. Une ancienne prêtresse. Redoutée, redoutable... et bien desséchée depuis longtemps.

— OK, OK, dit Rose. Découvrons l'y problème.

Elle sortit de sous la table une casserole en terre cuite, y jeta des pattes de poulets crus et des ossements miniatures, referma, secoua et plaça le tout dans la gueule béante de l'alligator. Puis elle se mit à chanter.

Sa voix montait, descendait, roulait, s'étirait comme une vague.

Les murs semblaient frissonner.

Un geste bref : *Paaf*, le couvercle sauta.

— Mes couilles..., souffla Bens.

— Qu'est-ce que c'est ? Murmurai-je.

— Chut, fit Rose, l'auriculaire sur la bouche. L'y magie y a opéré.

Une odeur indescriptible envahit la pièce : mélange de terre, de sucre brûlé, et de mystère. Rose versa deux fioles dans la terre cuite. Une fumée verte, puis blanche, puis violette monta, s'enroulant autour de nous comme une jupe de tempête.

— Tout va bien, dit-elle, sereine.

Et c'est à ce moment précis que la casserole... éternua.  
Oui, *éternua*.

Des pattes de poulet jaillirent comme des fusées.  
L'une d'elles vola tout droit vers moi.

Je n'eus pas le temps de crier. Elle entra dans ma bouche.  
Je suffoquai.

— Non de Dieu ! Hurla Bens en se planquant.

Je sentis mon corps tressaillir, mes bras s'agiter, ma tête vibrer. Je convulsais comme un pantin sur ressorts.

— Qu'est-ce qu'il lui prend ? Hurla Bens.

— Rien d'y grave... j'y crois, répondit Rose, de moins en moins sûre.

Bens, pris de panique, attrapa un chapeau melon posé sur une étagère.  
Sans réfléchir, il me le posa sur la tête.

Et là... tout changea.

Mon visage se transforma lentement : menton allongé, sourire trop large, regard naïf, air tendre et ahuri.  
Un visage connu, mais impossible à nommer.

Bens cligna des yeux, entre effroi et émerveillement.

— Quelle merde... mais c'est... géant. On dirait...

Il n'acheva pas.

Le chapeau s'inclina tout seul, comme s'il saluait la pièce.

Rose resta figée, bouche entrouverte.

Et moi ou ce que j'étais devenu regardai autour de moi avec la douceur d'un enfant et la maladresse d'un clown perdu.

Dehors, le vent fit craquer les branches.

La nuit, complice, sembla applaudir.

## Chapitre 14 : La patte, le melon... et la révélation

Rose Fée La Mambo leva son auriculaire, fine et impérieuse, comme pour cadénasser le silence lui-même.

— Chu-ut... Rudolph s'y relâche. P't'être qu'il va nous dire quelque chose.

Je me sentis flotter.

Mes paupières se fermaient et s'ouvraient toutes seules, comme si quelqu'un d'autre tirait sur les ficelles. Ma bouche trembla, puis se fendit en un sourire timide, fragile.

Et là... une voix étrangère, roulée dans un accent improbable, s'échappa de moi :

— *Yes, mister ! Quand je me mets à pleurer, c'est parce que j'ai peur de me faire disputer.*

Les mots m'échappaient sans que je puisse les retenir.

Je grimaçai, grattai ma tempe... et me mis à pleurer. Des vraies larmes. Des larmes rondes, enfantines, idiotes, qui coulaient en rang serré comme des notes sur une portée.

Bens sursauta.

— Chiottes de merde ! Ce putain d'acteur anglais... C'est Stan Laurel !

Je clignai des yeux, hagard.

Stan Laurel ? Le Laurel de *Laurel et Hardy* ? Celui des grimaces et des gaffes ?

Rose, elle, recula d'un pas, bouche entrouverte.

— J'n'y connais pas c'ty pe, mais c'est un signe très négatif, fit-elle en retirant son grand chapeau.

Sa chevelure jaillit comme une explosion de boucles sombres, brillantes, presque électriques. L'air autour d'elle vibra.

Je secouai la tête si fort que le masque invisible sembla se décoller de ma peau.

Le visage de Stan Laurel fondit, se dissout, glissa de moi comme du sucre dans un café brûlant.

Bens, réflexe de vieux boxeur, attrapa le chapeau melon, me l'arracha du crâne, et le jeta sur la table.

Il s'écrasa avec un bruit mat, presque vivant.

Il reprit une bouffée de cigare, souffla la fumée vers le plafond.

— Mince alors, marmonna-t-il.

Je haletai, transpirant, la gorge sèche.

— Je... je me sens tout drôle... quelle horreur...

Ma voix n'était plus la mienne. Elle vibrait encore d'un accent anglais résiduel, comme un écho mal rangé.

Rose, soudain plus douce, posa une main sur mon front.

— Y'a d'la force là-dedans, murmura-t-elle. Une force qui t'y regarde à travers toi-même.

— Traduction ? Gronda Bens, nerveux.

Elle ferma les yeux, les paupières tremblantes, puis rouvrit brusquement.

Ses iris bleus brillaient comme deux flammes.

— T'y es relié à quelqu'un de très fort, Rudolph Calagland. Très fort... et très noir dans l'âme.

Bens jeta son cigare dans un cendrier, les doigts tremblants.

— Putain de merde, tu peux parler, Rose. C'est Papa Tcho-Tchot.

Un silence énorme se fit.

On aurait pu entendre la fumée se poser.

Rose prit une grande inspiration.

— Rien qu'y cela, oui... Papa Tcho-Tchot, dit-elle lentement, la voix soudaine grave, basse, presque cassée.

Ses yeux se durcirent.

— Il t'y a marqué, l'artiste. Comme on grave un nom sur un tambour.

Je sentis ma nuque picoter, un frisson remonter dans mon dos.

— Marqué ? Vous voulez dire... qu'il m'a... ensorcelé ?

— Pas qu'y ça, répondit-elle. Il t'y surveille à travers ta peur, Rudolph. Et si tu y veux gagner demain soir, faudra pas seulement jouer du sax... faudra jouer contre lui.

Je restai là, bouche ouverte, la chair de poule jusqu'aux mollets.

Bens baissa la tête, tira sur le col de sa chemise, les yeux lourds.

— De Dieu de non de Dieu... je le savais. Ce salaud a déjà commencé sa petite partie d'échecs.

Rose remit lentement son chapeau sur ses boucles, s'avança vers la porte et souffla :

— L'y nuit tombe, Bens. Et dans le bayou, quand la lune monte, les esprits y s'éveillent.

Elle se tourna vers moi.

— Dors-y pas seul, Rudolph. Si t'y rêves, de clowns ou d'hommes au chapeau... ne les suis pas.

La maison craqua. Une bougie vacilla.

Et au loin, dans la moiteur du soir, un rire monta.

Un rire profond, enrroué, moqueur.

Le rire de Papa Tcho-Tchot, porté par le vent comme une menace en sourdine.



## Chapitre 15 : Le sorcier et ses prises

Dans son bureau, Papa Tcho-Tchot méditait.

Assis en tailleur sur un tapis usé, il ressemblait à une idole vaudoue qu'on aurait branchée au courant alternatif.

Ses tatouages rituels pulsaient sous la peau, phosphorescents, dessinant un alphabet que personne n'aurait envie de déchiffrer.

Ses cheveux, tressés en cordelettes noires, vibraient doucement, comme des antennes cherchant un signal invisible.

Un tambour sourd battait dans le fond de la pièce peut-être un cœur, peut-être un sort.

Des bougies s'inclinaient à son souffle.

Le sorcier inspira lentement, ferma les yeux, puis les rouvrit brusquement, ses pupilles rouges comme deux braises qui se souviennent.

On frappa à la porte.

Trois coups secs.

— Entre, dit-il, sans hausser la voix.

La porte grinça.

Bolos passa la tête.

Toujours ce même anneau d'or fiché dans sa narine, une sonnette de luxe sur un taureau en costard.

— On a repêché trois types, chef, dit-il d'un ton satisfait. Des mecs au drôle d'accent. Ils baragouinent en français, je crois. Trouvés pas loin de la maison de Bens.

Les lèvres de Papa Tcho-Tchot s'étirèrent lentement en un sourire reptilien.

— Tiens donc...

Il se leva sans un bruit. Sa robe de cérémonie se déploya autour de lui comme une nappe de nuit.

Un léger sifflement monta entre ses dents.

Les bougies s'inclinèrent davantage, comme pour lui laisser le passage.

— Trois types au drôle d'accent... répéta-t-il, songeur.

Il pinça le menton.

— Je sens l'odeur de Chicago là-dessous... et celle du rhum bon marché.

Bolos haussa les épaules, amusé.

— Ils ont essayé de se défendre, mais les gators ont fait la moitié du boulot.

Papa Tcho-Tchot posa ses doigts sur son bureau, lentement, comme s'il jouait une note invisible.

— Parfait, souffla-t-il. Prépare-les-moi... *je veux les entendre chanter.*

— Oui, maître.

Le sorcier fit quelques pas, croisa son reflet dans un miroir ancien et se contempla, satisfait.

— Les blancs du nord ont la peau fragile... mais la peur, elle, parle toujours la même langue.

Bolos esquissa un rictus nerveux.

— Et si c'est juste des touristes perdus ?

Papa Tcho-Tchot le fusilla du regard.

— Dans le bayou, personne ne se perd. On est toujours conduit.

Il claqua des doigts.

Une volute de fumée bleue s'échappa du sol, dessinant fugitivement trois silhouettes tremblantes.

Lupin, Bonapart et Beaudelaire les Chacals suspendus entre deux mondes.

— Ah... mes nouveaux invités, murmura le sorcier.

Il se mit à rire, un rire long, humide, suintant comme une flûte mal accordée.

Puis, sur un ton qui n'était plus tout à fait humain :

— *Sic transit gloria mundi*, messieurs les Français...

Il fit craquer ses phalanges.

— Et maintenant, place à la confession.

## Chapitre 16 : La casserole, la salive et les haricots rouges

Je dodelinais encore, la tête lourde et l'âme chiffonnée.

Le monde tanguait, Rose et Bens me regardaient comme deux infirmiers d'asile patientant pour la prochaine crise.

— Mais... qu'est-ce qui s'est passé ? Gémis-je.

Rose leva son auriculaire comme une baguette de chef d'orchestre.

— On n'y pouvait pas savoir qu'vous avaleriez une patte d'poulet par mégarde, fit-elle, penaude.

— Vous *dites* !? M'étranglai-je, la voix plus aiguë qu'une clarinette nerveuse.

Bens partit dans un fou rire tonitruant.

— Bordel de merde ! Tu m'as fait ma journée, Calagland ! Même Nostradamus, avec ses lunettes de presbyte, n'aurait pas prédit ça ! Cela a chié grave à s'en faire mal la mâchoire.

— Vieux sénile, marmonnai-je, piqué au vif.

Rose, imperturbable, sortit trois fioles ventruées de sa poche ventrale et les posa sur la table, chacune clapotant d'un liquide différent : rouge comme du sang, vert comme une jalousie, bleu comme une veine qui ment.

— Chu-ut ! Dit-elle, concentrée. D'y calme, mon créole adoré. J'y crois bien avoir trouvé la solution. Une vieille recette. Mais d'abord...

Elle sortit une quatrième fiole, l'ouvrit, et s'enfila son contenu d'un trait.

Je la fixai, soupçonneux.

— Bens m'a promis une solution, dis-je. Si vous ne pouvez pas m'aider, je pars tout de suite.

Rose ne répondit pas.

Elle glissa une casserole noire sous la gueule de l'alligator empaillé, souleva le couvercle d'un geste sec, et *ploc ploc ploc*, y laissa tomber les fioles.

Une vapeur âcre monta aussitôt mélange de poivre, d'orage et de scierie.

— Maintenant, dit-elle posément, vous devez impérativement cracher votre salive dedans. En même temps. Avant que je referme.

Bens ouvrit grand la bouche, indigné.

— Non de Dieu ! Ma bave mélangée avec celle de ce... ce Calagland ?

— Vous êtes étroitement et étrangement liés, répondit Rose d'un ton ferme. C'est ça ou rien.

Je la dévisageai, un peu perdu.

— Et votre drôle d’accent... il est de retour ?

— J’expérimente, répondit-elle en riant. Petites potions, grands langages. Mais maintenant, j’y suis sobre, rassure-toi.

— Non... enfin, si. Je ne doute pas de vos capacités, dis-je, mal à l’aise.

Elle tapa dans ses mains.

— Allez, tous les deux ! C’est pas le moment d’y faire les chochottes.

On se leva, hésitants, face à la casserole bouillonnante.

Un dernier regard celui des condamnés avant le gong et *plaf*, on laissa tomber notre salive dans le bouillon magique.

Rose referma sèchement.

La casserole se mit à trembler.

Un éclair miniature zébra la pièce.

Les jointures du couvercle crachèrent de petites gerbes bleues.

La lumière vacilla comme une veilleuse au bout de sa nuit.

Le tonnerre, oui, le vrai, répondit dehors.

Le sol vibra, les bibelots dansèrent sur les étagères.

Les cheveux de Rose se soulevèrent, pris dans une bourrasque invisible. Ses yeux s’agrandirent, deux pièces d’or dans la nuit.

Elle psalmodia, plus vite, plus fort, tranchant l’air de gestes nets et lumineux.

Un souffle, puis... *BANG*.

Silence.

Un dernier claquement, sec.

Et soudain, la casserole *expulsa* quelque chose.

Des haricots rouges.

Des gros.

Des énormes.

Gonflés, furieux, luisants comme des pruneaux belliqueux.

Ils roulèrent sur le plancher, cognant les meubles dans un cliquetis absurde.

Bens cligna, abasourdi.

— Putain de merde ! Ta casserole vient de chier des haricots !

Je levai les mains.

— Je crois que je vais continuer ma quête en solo...

— Attends, fit Bens. Regarde-les... les haricots, ils bougent !

Rose remit calmement ses boucles en place, s'approcha à pas feutrés.  
La pièce sentait maintenant le marais, la cannelle, et l'armoire de grand-mère qui cache un secret.

— C'est vraiment très étrange, chuchotai-je.

— Bordel, qu'est-ce que ça pue, ajouta Bens.

— On dirait vos toilettes, lâchai-je, trop vite.

— Va chier, et re-va chier, Calagland, répliqua-t-il, fidèle à lui-même.

— Chu-ut ! Cria Rose, tendue. Calmez-vous, tous les deux ! Les haricots... ils ont disparu !

Nous restâmes là, figés, à scruter le sol.  
La fumée se dissipa doucement, tirée par une main invisible.

Et alors...

Une *note*.  
Une seule, d'abord.  
Un souffle de trompette, timide. Puis une autre, plus chaude. Puis le velours d'un saxophone.  
Un swing lent, élégant, insolent, montait du plancher.

Les murs vibraient.  
Les meubles frissonnaient.  
Et je jurai avoir entendu un rire, un rire grave, lointain, joyeux et triste à la fois.

— Non de Dieu..., murmura Bens. D'où ça vient ?

Mais la réponse se dessinait déjà.  
L'air tremblait, la musique s'épaississait.  
Deux formes se matérialisaient là, juste au-dessus du plancher, à l'endroit même où les haricots avaient disparu.

Deux silhouettes humaines.  
Flottantes.  
Dorées par la lumière tremblante.

Un saxophone se mit à luire entre elles.  
Et la pièce, soudain, ne fut plus un salon... mais la scène d'un rêve jazzy, chaud, moite et magnifique.

## Chapitre 17 : Le sorcier, trois Français et aucune dent de lait

Dans la cave de l’Africa Club Jazz, l’air sentait la terre humide, la mélasse et le rhum bon marché.

Un tuyau fuyait dans un coin, goutte après goutte, comme un métronome nerveux.

Les bougies posées à même le sol brûlaient à moitié, leurs flammes vacillant comme si elles respiraient.

Papa Tcho-Tchot se tenait là, immobile, pensif, les mains croisées dans le dos.

Devant lui, trois silhouettes ligotées sur des chaises métalliques :

Lupin, au costume encore impeccable malgré les taches de sang, le regard trop propre pour le lieu.

Bonapart, mâchoire serrée, les poings qui s’agitaient sous les liens comme des chiens fous ;

Beaudelaire, sans sa sucette, mais avec le même sourire dandy vissé au visage, celui qui dit : *je me moque de tout, même de la mort.*

Leurs bouches bâillonnées avalaient des silences contrariés.

Papa Tcho-Tchot inspira longuement.

— Mmm... c’est cela même, dit-il enfin d’une voix douce et grave, une voix de prêtre qui aurait avalé un orage.

Il s’approcha lentement, robe frottant le sol, ses tatouages luminescents dessinant sur les murs des ombres dansantes.

Ses pupilles virèrent au rouge pas un rouge d’homme, mais celui du métal chauffé avant la forge.

— Trois étrangers tombés du ciel dans *mon* bayou, reprit-il.

Il passa lentement derrière eux, la main traînant sur leurs épaules comme un serpent curieux.

— Trois intrus, trois bavards, trois idiots charmants... ou trois envoyés ?

Bonapart tenta un grognement.

Le sorcier posa deux doigts sur sa tempe.

Silence. Plus un souffle.

Papa Tcho-Tchot ferma les yeux, posa tour à tour ses paumes sur les crânes des trois Français, murmurant un charabia si doux qu’il en devenait terrifiant.

Une langue roulée, entre velours et poison, pleine de consonnes qu’on n’ose pas répéter à voix haute.

Le sol vibra sous ses pieds.

Des symboles rouges se dessinèrent sur les fronts des trois prisonniers, puis disparurent aussitôt.

Il rouvrit les yeux.

— *Ahhh...* soupira-t-il. Voilà donc nos voyageurs. Venus pour un saxophone qui ne leur appartient pas...

Il se mit à rire, un rire clair, long, qui rebondissait contre les murs comme une balle folle.

— Il y a de la concurrence, oui, murmura-t-il. Et venue de loin.  
Il tourna lentement la tête vers Bolos, posté près de la porte, impassible.  
— Rien de bien intéressant sur cet instrument, mais ces trois-là... oh, ils en savent plus qu'ils ne croient.

Il posa une main sur le front de Beaudelaire, qui tressaillit.  
— Celui-ci cache son angoisse sous la coquetterie.  
Puis sur Lupin :  
— Celui-là veut tout comprendre, mais il comprendra trop tard.  
Et enfin sur Bonapart :  
— Et celui-ci... ah, le chien de guerre ! Il n'a plus de foi, plus de maître, mais encore l'odeur du sang dans les veines.

Bolos ricana doucement.  
— On en fait quoi, patron ?  
— On *écoute*, répondit Papa Tcho-Tchot. Ils vont chanter.

Il recula, fit un geste du poignet.  
Les bâillons se détachèrent d'eux-mêmes et tombèrent au sol.

Lupin haleta, Beaudelaire soupira comme un acteur fatigué, Bonapart cracha une insulte dans un français rugueux.

— Tais-toi, petit coq sans plume, dit le sorcier calmement.

Il leva un doigt, et l'air changea.  
Une musique s'éleva du sol, un riff de contrebasse, étouffé, venu de nulle part.

Papa Tcho-Tchot sourit, les yeux mi-clos.  
— Vous allez m'aider... *sic*.

Les trois Français se regardèrent, interdits, puis leurs têtes se mirent à hocher toutes seules, en rythme, dociles comme des chiens savants qui auraient lu Voltaire et sniffé du vaudou.

— Très bien, mes petits musiciens, conclut le sorcier, satisfait. Ce soir, vous chanterez pour moi... et demain, vous m'apporterez *l'autre*. Celui qu'ils appellent Rudolph Calagland.

## Chapitre 18 : Les haricots, le swing et la panique capillaire

Chez Rose Fée La Mambo, le salon vibrait encore, saturé d'électricité et de swing. L'air sentait la friture d'esprit, la poussière d'orage et le bois ancien qui n'en revient pas. Rudolph, Bens et Rose s'étaient instinctivement rapprochés, serrés comme trois chats qui auraient vu passer un chien spectral.

Un long souffle fit trembler les vitres. Puis, un visage sortit littéralement du mur. Un sourire si large qu'on crut entendre la craie du destin grincer sur l'ardoise du monde.

Un homme apparut Afro-Américain, crâne poli, tempes grisonnantes, trompette greffée à la main.

Il joua une note, juste une, claire comme un coup de tonnerre qui swingue. Puis s'arrêta, se frotta le nez avec un sérieux comique.

— Regarde-moi ça... c'est géant, souffla Bens, la voix fêlée.  
Son cigare tomba de sa bouche.  
— On dirait Louis Armstrong !

— *Louis Armstrong* ! Répétèrent Rudolph et Rose, l'un en panique, l'autre en émerveillement.

Et aussitôt, le mur d'en face décida de ne pas être en reste : il accoucha d'un deuxième fantôme.

Chapeau blanc, clarinette en main, sourire d'élégance absolue. Il lissa son feutre, lança un clin d'œil à personne, parce que c'est le privilège des immortels.

— De Dieu de non de Dieu ! Sidney Bechet ! Hurla Bens, les yeux à la limite de l'explosion.

Mais le plafond, jaloux, s'en mêla.

Il craqua, s'ouvrit, et déversa sa propre fanfare : Buddy Bolden, Roy Brown, Mahalia Jackson, Lonnie Johnson et bien d'autres toute la bande au complet, en lévitation, en rythme, prêts à repeindre la pièce en majeur.

Le sol vibra. Les bouches s'entrechoquaient.

— Ce sont leurs fantômes, souffla Rose, la voix tremblante. Leurs spectres !  
— Mais qu'est-ce que c'est que cette folie !? Couina Rudolph, pâle comme son Colt.  
— Ça vient de votre problème, trancha Rose, sans trop savoir, lequel des problèmes parlait.

Les esprits tourbillonnaient, heureux comme des musiciens qui ont retrouvé leur scène.

Armstrong fendit la pièce, sa trompette à la main, puis s'arrêta net devant Bens.

Il le fixa, fit mine de recharger son instrument... et lui administra un coup de pied au derrière d'une précision quasi métronomique.

— Bordel ! Il m'a dans le nez ou quoi ! Cria Bens, projeté en avant dans une posture très peu digne d'un ancien musicien.

— Attention, Bens ! Hurla Rose.



Mais trop tard : Bechet, fidèle à son tempérament de clarinettiste nerveux, lui décocha un direct dans le ventre, vif et sec.

— De Dieu de non de Dieu ! Grogna Bens, plié en deux. Sa réputation de cogneur est pas usurpée !

— Qu'est-ce qu'ils ont bouffé ?! S'étrangla Bens.

— J'en sais rien ! Répondit-elle elle-même, dépassée par son propre sort.

Rudolph, en crise de dignité, serra les poings et tenta deux crochets bien sentis.

Ses bras traversèrent les fantômes comme dans du brouillard.

Les spectres, vexés, le soulevèrent gentiment et l'envoyèrent s'écraser contre le mur d'en face.

Il glissa jusqu'au sol, lentement, comme un tableau qui refuse d'être décroché.

— Et, Calagland ! Reste vivant, hein ! Lança Bens, faussement inquiet.

— Je m'en souviendrai, de vos séances de spiritisme ! Grommela Rudolph, le dos en miettes.

— Ça se termine quand, bordel ? Pesta Bens.

— Plus ou moins dans dix minutes, estima Rose, d'une voix d'ingénieure du désastre.

— *Dix minutes !?* Hurlèrent les deux en chœur.

Les fantômes firent encore deux tours de salon, puis, d'un même mouvement, s'immobilisèrent.

Silence.

On aurait entendu une âme éternuer.

Ils descendirent lentement, posèrent leurs pieds de lumière sur le tapis, et observèrent les trois vivants d'un air... capillaire.

— Pourquoi ils nous fixent comme ça ? Chuchota Rose.

Armstrong et Bechet échangèrent un regard complice, puis éclatèrent de rire.

Et, avec l'espièglerie de deux mômes en cour de récréation céleste, ils s'approchèrent, glissèrent leurs têtes au-dessus des trois mortels et... leur tirèrent les cheveux.

Pas fort. Juste assez pour les humilier à mort.

Rudolph poussa un cri bref.

Bens jura en toutes les langues.

Rose hurla de rire et de panique à la fois.

Les trois se réfugièrent sous la table ronde, dernier bastion du monde tangible.

— Vous contrôlez rien, hein ? Souffla Rudolph, les yeux écarquillés.

— Merde, ils sont cinglés ! Diagnostiqua Bens, lucide pour une fois.

— Ça ne devait pas se passer comme ça ! Protesta Rose, écartant d'une main un haricot encore fumant.

— Super ! Et demain soir, je suis censé gagner le concours du club grâce à *vous* ? Grogna Rudolph, tragique comme un ténor enrhumé.

— Quoi ?! Fit Rose, abasourdie.

— Je devais te le dire, mais... commença Bens.

— Il doit participer au concours de Papa Tcho-Tchot !? Cria-t-elle.

— C'est le deal, marmonna Bens. J'ai juré de ne plus jouer. Alors c'est lui ou rien.  
— Pour un saxophone !?  
— Une valeur sentimentale, glissa Rudolph, penaud.  
— Chu-ut ! Fit Rose, soudain sérieuse. Demain... c'est le 31 octobre.  
— Et alors ? Fit Bens.  
— Voilà pourquoi ces fantômes sont là ! La formule a croisé la magie de *Samain*.  
— C'est encore un prêtre vaudou ? Demanda Rudolph, à deux doigts de l'urticaire.  
— Non, Rudolph. *Samain*, c'est un intervalle entre les mondes. Une faille. En gros : Halloween.

Bens laissa tomber sa tête dans ses mains.  
— Non de Dieu de merde... trois jours de bordel spectral.

Les fantômes, ravis de l'annonce, reprirent leur sarabande, riant, jouant, voltigeant.  
La nappe frissonna, la table trembla, et nos trois héros se tassèrent dessous comme des gosses pris dans un feu d'artifice métaphysique.

Le salon vibrait, les murs chantaient, et dehors, le vent d'Halloween soufflait déjà.  
La nuit promettait d'être longue.  
Et ce n'était que la veille du grand concert.

## Chapitre 19 : Haricots, ectoplasmes et odeur de roussi

Sous la table ronde, Rudolph, Bens et Rose Fée La Mambo formaient une conserve humaine à trois ingrédients :  
peur, sueur et incompréhension.

Les fantômes, lancés à pleine vitesse, fondirent sur eux comme une fanfare en chute libre. Mais à un mètre de la nappe, les ectoplasmes se désagrégèrent pffft en un nuage blanc, dense, parfumé à mi-chemin entre le chou bouilli et le cuivre brûlé.

La pièce se figea.

Le silence, encore vibrant de swing, reprit ses droits.

Rudolph émergea le premier, décoiffé, les joues rouges, le regard hagard.

— Vous... vous avez vu ça ? Balbutia-t-il, la voix d'un homme qui vient d'être visité par l'Histoire du Jazz en personne.

Bens, lentement, se redressa à son tour. Il renifla l'air, fronça le nez.

— Chiottes... ça chlingue encore, fit-il, sincèrement écœuré.

— Une odeur de cuivre cuit, constata Rose en ventilant l'air d'un revers de main.

— Ou de swing cramé, ajouta Rudolph, philosophe malgré lui.

Ils échangèrent un regard, encore tremblant, puis leurs traits se détendirent enfin.

Les rides du front se plièrent en un soupir collectif.

— Au moins, ils ont disparu, conclut Rose, avec un sourire soulagé. Et avec eux, le problème.

— Pas sûr, marmonna Bens. Avec ta cuisine, le problème, il aime revenir par portions.

Rudolph, reprenant contenance, épousseta sa veste imaginaire et redressa le col.

— Tout est enfin fini, alors, dit-il, optimiste comme un vendeur d'aspirateurs qui a survécu à une tornade.

Rose inclina la tête, l'air docte.

— La formule avait ses limites que les fantômes ignoraient, confirma-t-elle, contente d'elle-même... à vingt pour cent.

Bens, lui, se massait les tempes.

— Leurs mères en short, j'dégage. J'ai eu assez d'émotions pour une seule journée.

Il attrapa son cigare, le ralluma, mais la flamme refusa net.

Il soupira, résigné. Même le feu semblait vouloir se reposer.

Rose s'approcha de Rudolph, ses yeux brillants d'une bienveillance un peu ensorcelée.

— Demain, je passerai vous voir. Je tâcherai d'apporter une solution... maîtrisée, dit-elle, avec ce ton qu'ont les gens qui n'y croient qu'à moitié.

— Avec plaisir, répondit Rudolph, déjà prêt à y croire quand même. Mais de grâce... pas de magie incontrôlée.

Bens leva les yeux au ciel.

— Non de Dieu, la magie contrôlée, ça n'existe pas, Calagland. Tu percutes ou quoi !

Il souffla sa dernière bouffée d'air fatigué et conclut :

— Allez, je rentre. Si un autre musicien sort du plancher, je lui fais avaler sa trompette.

La porte claqua doucement derrière lui.

Rose, pensive, ramassa un haricot rouge calciné et le fit tourner entre ses doigts.

Un minuscule éclat de lumière jaillit encore du grain, comme un rire de fantôme qui s'obstine à ne pas partir.

Elle sourit sans rien dire.

Et pendant un court instant, le silence sembla fredonner.

## Chapitre 20 : Touchdown, mâchoires et confidences

La salle télé de Bens avait retrouvé ses rituels de paix : deux fauteuils élimés tournés vers un écran trop lumineux, un match de football américain qui hurlait sa guerre sacrée, et, sur le canapé, Jo-Black, l'alligator de compagnie, allongé comme un roi des marécages, mâchonnant un os de mammoth avec une lenteur biblique.

Les murs vibraient au rythme des commentaires hystériques du présentateur.  
— Et c'est parti pour le *dernier drive*, mesdames et messieurs !  
Sa voix était si forte qu'on aurait cru qu'il tentait de remorquer la lune avec ses cordes vocales.

Bens tendit une bière à Rudolph sans un mot.  
Les deux trinquèrent, bruyamment. Santé muette.

Un claquement sec d'os fendit l'air, suivi d'un bruit humide.  
Rudolph bondit.  
— Mais comment peut-il casser ça !? Il n'a même plus de dents !  
— Jo-Black n'aime pas qu'on le fasse chier quand les Green Wave jouent, répondit Bens avec le ton sentencieux d'un pape des reptiles.  
— Saleté de rampant... marmonna Rudolph en rentrant la tête dans les épaules, comme un homme priant pour ne pas être sur la carte du menu.

Un temps.  
Le match continuait, saturé d'énergie.  
Les cris du public se mêlaient au son régulier de la mâchoire du saurien.  
Rudolph leva sa bière, pensif.  
— Vous croyez qu'il comprend le jeu ?  
— Non de Dieu, mieux que toi, répondit Bens. Lui, il mord quand il faut.

Ils rirent ensemble, un peu fatigués.

Plus tard, la nuit avait bu deux doigts de whisky de plus.  
L'écran projetait sa lumière blafarde sur leurs visages.  
Jo-Black dormait, ronflant comme un moteur diesel en panne.

Bens, bouteille à la main, se leva en titubant.  
— Allez les Green Wave ! Bégaya-t-il, bras levé vers l'écran. Marquez ce touchdown et c'est gagné !  
Rudolph cligna des yeux.  
— Vous parlez à la télé, là.  
— J'encourage l'univers, corrigea Bens, poète improvisé.

Le commentateur hurla soudain :

— *Touchdown ! Incroyable !*

L'image vibra. Jo-Black se redressa d'un coup et claqua la gueule comme un couvercle de piano qui se referme sur une symphonie.

— C'est le but ! Putain, on a gagné ce foutu match ! Exulta Bens, levant son verre à une victoire qui n'était pas la sienne.

Il resta un moment debout, les yeux humides de fierté absurde.

Puis, sans prévenir, il soupira, posa la bouteille et ajouta plus bas :

— Maintenant j'me barre dehors. L'air du bayou, ça remet les idées en ligne droite...

Il s'avança vers la porte, titubant à peine, et lança par-dessus son épaule :

— Reste là, Calagland. J'vais pas tarder. Et que Jo-Black te garde à l'œil, hein.

Rudolph, resté seul dans le halo bleu de l'écran, fixa l'image d'un joueur en liesse.

Il murmura, un peu ému malgré lui :

— Si seulement gagner un match suffisait à sauver sa peau...

Dans le canapé, Jo-Black émit un grognement approbateur, mâchoire lourde, l'œil mi-clos. Le reptile, fidèle compagnon du chaos, venait d'acquiescer.

## Chapitre 21 : Clair de lune, dette et revenants polis

Dehors, la lune faisait rougir les moustiques.

Le bayou respirait lentement, comme un vieux monstre assoupi.

Rudolph, debout près du banc, gardait les mains dans les poches, l'air plus calme qu'il ne l'avait jamais été.

Bens, lui, s'affalait, soupirant avec la satisfaction d'un homme qui se croit à l'abri des souvenirs.

Jo-Black, fidèle et placide, s'installa de biais, tel un coussin vivant qui rêvait d'être canapé.

Un moment passa.

Puis Rudolph, d'un ton mesuré, glissa :

— L'alcool délie parfois les langues, Bens. J'en profiterais bien pour comprendre votre dette envers les Broloks.

Bens grogna.

— Fait chier.

Il grattouilla la tête de Jo-Black avant de reprendre :

— Salvatore m'a sorti de taule à l'époque où j'étais musicien. Détention de drogue.

Rudolph se pencha, intrigué.

— Vous consommiez ?

— Bordel que non ! S'exclama Bens.

— Alors vous auriez pu vous acquitter depuis, non ?

— Ça aurait été plus simple, ouais... mais, souffla-t-il, le regard soudain embué.

Un silence. Une gorgée. Une grimace.

Puis le passé remonta comme une vieille chanson.

— Le plus jeune du groupe tapait dedans. Il vendait aussi. Et j'étais le leader du groupe. Alors j'me suis vendu aux flics à sa place.

Une brève pause.

— Aujourd'hui encore, je paie cette connerie.

Rudolph hocha la tête, le visage sérieux.

— Demain, on aura ce foutu sax. Et votre liberté.

Bens ricana, sans joie.

— Tu crois que ta petite gueule va faire face à Papa Tcho-Tchot ?

— Je n'ai rien vu venir la première fois. Cette fois-ci, je serai prêt.

— Merde, marmonna Bens. Toujours cette chance de travers... celle qui fait et défait les hommes.

Rudolph le scruta, devinant qu'il restait une ombre derrière tout ça.

— À mon avis, il y a autre chose, pas vrai ?

Bens alluma un cigare. La flamme vacilla dans la nuit, minuscule phare au-dessus de la vase. Il caressa machinalement Jo-Black, le regard perdu.

— Comme dirait Clint Eastwood : les avis, c'est comme les trous du cul, tout le monde en a un ! Cette putain de vie n'est pas simple. Merde et obstacles. Pas seulement des désirs de devenir quelqu'un ou d'appartenir.

— Désolé, murmura Rudolph.

Bens inspira, longuement.

— Pendant le début de mon incarcération, Bonnie, ma femme, attendait ici. Elle allait donner naissance à notre premier bébé.

Il s'interrompit.

— Le hasard a voulu que ça tombe après le grand concert à Chicago. Dès qu'elle a su que la police m'avait enfermé, elle a pris la route seule afin de me rejoindre pour me rendre visite en taule... On m'a dit qu'elle s'est tuée en y allant.

Le silence tomba d'un bloc.

Le cigare s'éteignit.

Les moustiques cessèrent même de tourner, comme si la lune elle-même retenait son souffle.

Rudolph posa une main sur son épaule.

— Vraiment désolé. De tout mon être.

Il leva les yeux vers la lune, puis se figea.

Son doigt se tendit, sa bouche s'ouvrit sans un son.

Sur le banc, de part et d'autre de Bens, deux silhouettes s'étaient matérialisées :

Louis Armstrong et Sidney Bechet.

Têtes basses. Mains jointes. Silencieux comme deux oncles venus veiller la peine d'un frère.

Jo-Black claqua la mâchoire, visiblement intéressé.

Bens, lui, s'essuya les yeux d'un revers de main, attrapa sa bouteille et soupira.

— Ce... ce n'est pas possible, souffla Rudolph.

— Ta mère en short ! Grogna Bens. Laisse-moi tranquille, gros nez. Je reste avec Jo-Black et ma bouteille.

Les deux fantômes levèrent la tête en même temps.

Même regard, même lassitude de revenants bien éduqués.

Ils firent quelques gestes polis : "circulez, c'est un moment privé."

Rudolph hésita, puis osa :

— Que faites-vous là ?

Armstrong répondit d'une voix grave, douce et ronde :

— Nous pleurons la tristesse de notre frère bien-aimé.

Bechet haussa un sourcil, vexé.

— C'est interdit, ça ?



Bens sursauta, la bouche entrouverte.

— Non de Dieu que... ils parlent, en plus !

— Parfaitement, dit Armstrong. Et avec éducation, ajouta Bechet, en réajustant son chapeau.

Ils se tournèrent vers Rudolph.

— D'abord vous nous tirez de notre monde...

— ...et ensuite vous nous laissez ici, dépendants de vous, ajouta Bechet.

— Pendant que tous nos amis sont repartis sagement, conclut Armstrong.

— On n'a rien à voir là-dedans, protesta Bens, bouteille en main.

Armstrong éclata de rire.

— Tu parles, mon frère. C'est pas moi qui ai craché dans la casserole avec cet abruti.

Rudolph leva les mains, honteux.

Bechet soupira :

— Et maintenant, nous sommes coincés jusqu'au dernier jour de Samain.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Demanda Rudolph.

— Rien, répondirent-ils en chœur, parfaitement synchronisés.

Bens se leva, chancelant, la bouteille vide.

— Chiottes de chiottes. J'veis pioncer avec mon compagnon. J'ai eu ma putain de dose d'émotion.

Il rentra, Jo-Black sur les talons, la démarche du vieux capitaine ivre mais debout.

Les deux fantômes restèrent assis un moment, les yeux perdus dans la clarté lunaire.

Puis Armstrong souffla, triste :

— Même les morts ont des dettes, tu sais.

Bechet hocha, silencieux.

Et les deux revenants s'évaporèrent comme des notes tenues trop longtemps.

Rudolph demeura seul, immobile, à compter ses battements de cœur.

Le silence s'installa, tiède et plein de présages.

Demain, c'était Halloween.

Et le concours.

Et Papa Tcho-Tchot.

Et un saxophone qui valait peut-être plus que sa mémoire.

## Chapitre 22 : Réveil en lévitation et petit-déj cajun

Le matin entra à pas feutrés par les moustiquaires fatiguées.  
Une lumière dorée, pâteuse comme du miel tiède, s'infiltra jusqu'au lit de Rudolph.  
Il dormait paisiblement, enroulé dans sa couverture comme une momie élégante, ses vêtements pliés au cordeau sur une chaise, le vieux Colt posé dessus, un véritable presse-papier sentimental d'un autre âge.

Le silence n'était rompu que par un *ronronnement aérien*.  
Au plafond, Louis Armstrong et Sidney Bechet flottaient en apesanteur, couchée à vingt centimètres du plâtre.  
Leurs joues se soulevaient à chaque ronflement, et leurs instruments, suspendus eux aussi, oscillaient doucement, comme des pendules en vacances.  
Deux chatons de jazz perdus dans le rêve éternel d'un blues sans fin.

Tout était calme.  
Jusqu'à ce qu'un coup sec retentisse à la porte d'entrée.  
*BAM BAM BAM.*  
Les pas firent craquer le plancher, précis, puis s'arrêtèrent net devant la chambre.  
On cogna plus fort.

Rudolph émergea, échevelé, la bouche pâteuse.  
— Qui... qui c'est ?  
— C'est moi, Rose Fée ! Répondit la voix, enjouée. J'suis venue comme promise !  
— Mais... il est encore tôt ! Gémait-il, encore à moitié dans son rêve.  
— Dépêche-toi, Rudolph ! Je prépare un petit-déj façon cajun.  
— Façon... quoi ?  
— Façon "épiciée du matin réveille les morts et les vivants", précisa-t-elle à travers la porte.

Rudolph, la cervelle en ébullition, bondit hors du lit. Il enfila sa chemise à l'envers, son pantalon à l'endroit (presque), puis replaça son Colt sur la table d'un geste cérémonieux.  
Enfin prêt, il leva machinalement les yeux vers le plafond et se figea net.

Armstrong flottait juste au-dessus de lui, bras croisés, regard amusé.  
Bechet, en biais, lisait *un journal imaginaire*, la bouche tordue d'ironie.

— Qu'est-ce que... vous faites là-haut ? Bredouilla Rudolph.  
Bechet entrouvrit une paupière, aussi vexée qu'un coq qu'on réveille avant le lever du soleil.  
— On n'a donc plus le droit de dormir dans ce monde ?

— Mais... vous êtes morts ! Insista Rudolph, fidèle à sa logique de vivant en crise.  
Armstrong croisa les bras, impassible.  
— Où est le problème ?  
— Aucun, aucun, céda Rudolph, levant les mains en signe de reddition. Faites comme chez vous. Enfin... chez Bens.

Armstrong rit, ce rire rond et chaud qui faisait vibrer l'air comme une trompette invisible.  
— On n'a jamais su faire autrement, mon garçon.  
Bechet, lui, fit tourner sa clarinette dans le vide.  
— Et dis à ta prêtresse que son sortilège de la veille m'a filé le mal de mer astral.

Rudolph secoua la tête, résigné.  
— J'vais finir par mettre des panneaux "Interdit aux revenants" dans cette baraque.

\*

Rose Fée la Mambo, robe fleurie, cheveux libres et pieds nus sur les planches, tambourina d'abord à la porte où l'on pouvait encore lire, gravé au couteau :

« Bonnie & Bens ».

Dedans, son héros ronflait en travers de la couverture, la bouche entrouverte, le cigare éteint au bord du lit.

Jo-Black, quant à lui, dormait sur le dos, pattes en l'air, langue pendue. Un monument à la dignité perdue.

— Jo-Black dort avec lui... mon petit saurien adoré ! Le petit déjeuner est servi ! Lança Rose, d'une voix à réveiller un cercueil de plomb.

\*

Dans la chambre de Rudolph, la voix de Rose monta depuis la cuisine, enveloppée d'un parfum enivrant de café noir, de crevettes sautées et d'épices.

— Rudolph ! Si t'y descends pas, j'fais frire tes bottes avec le reste !

Armstrong se tourna vers Bechet.

— T'entends ça ? Même les vivants cuisinent comme des légendes, maintenant.

— Ouais, répondit Bechet. Mais si elle sort encore une casserole magique, je file direct au purgatoire.

Rudolph soupira, lissa sa chemise et ouvrit la porte.

Un rayon de lumière traversa la pièce, effleurant les deux musiciens suspendus qui, l'espace d'un instant, semblèrent redevenir chair et sourire.

Puis ils remontèrent lentement vers le plafond, les yeux clos, fredonnant à voix basse un vieux thème de la Nouvelle-Orléans.

Rudolph descendit les marches, attiré par l'odeur du petit déjeuner cajun et du danger qui sentait le piment.

Dehors, les oiseaux chantaient faux.

Et dans la cuisine, Rose Fée La Mambo sifflotait un air vaudou en battant des œufs, comme si le monde entier était une improvisation à quatre temps.

## Chapitre 23 : Poêle levée, cheveux qui crépitent

Dans la cuisine, elle chantonnait, virevoltant entre les casseroles et les herbes séchées.  
La table, couverte d'une nappe à fleurs, tremblait sous les plats : beignets de maïs, œufs brouillés, riz épicé, jambon fumé et café noir.  
Une odeur d'aube sucrée et poivrée emplissait la maison.

Elle dressa les assiettes juste à côté de la porte rafistolée au plastique, s'accordant un petit pas de mambo pour ponctuer la mélodie du matin.  
Des pas dans l'escalier la firent se retourner.  
Son sourire s'élargit puis se figea.

Deux musiciens en costume spectral descendaient lentement les marches.  
Cravate, allure de gentlemen... mais transparents comme une vapeur d'alcool.  
Louis Armstrong et Sidney Bechet avaient la mine chiffonnée des revenants qui ont mal dormi.

— Comment est-ce possible ?! S'écria Rose, une main sur le cœur.  
Elle attrapa une poêle en fonte et la brandit comme une épée.  
— Passe ton chemin, Rudolph ! Je m'occupe d'eux !

Sur la marche du milieu, Rudolph leva les bras bien hauts.  
— Du calme, tout le monde ! D'abord... vous êtes superbe, mademoiselle Rose.

Armstrong, flottant à un mètre du sol, esquissa un clin d'œil.  
— Effectivement... joli la dame.  
— Ça me rappelle de vieux souvenirs, ajouta Bechet, l'air attendri.

La poêle redescendit lentement.  
— Allons déjeuner, trancha Rose. Et tu m'expliqueras cette *improbabilité métaphysique*.

Autour de la table, l'étrange compagnie prit place :  
Rose, droite et élégante, Rudolph nerveux, Bens mal réveillé, Jo-Black endormi sous la table, Armstrong et Bechet flottant juste au-dessus des chaises, sans parvenir à s'asseoir vraiment.

Rudolph raconta tout.  
La casserole. Les haricots rouges catapultés. Les éclairs. La fumée. L'apparition. La non-disparition.  
Rose fronça le nez, les doigts pianotant sur la table comme pour compter les fautes à effacer.

— Il y a eu interférence, conclut-elle.  
— Inter... quoi ? Demanda Bens, la bouche pleine.  
— Une faille entre les mondes, précisa Rose. Eux deux sont restés coincés au moment du

reflux. Ils doivent rester ici jusqu'à la fin de *Samain*.

— Trois jours ?! S'étouffa Rudolph.

— Trois avants, trois après le 31 octobre, rectifia Rose avec gravité.

Bens poussa un grognement dramatique.

— Non de Dieu... planquons leurs tronches, sinon ça finit en fanfare au pénitencier.

Au fond, Armstrong et Bechet tentèrent une bouchée de riz.

Elle traversa leurs palais immatériels et retomba sur la nappe.

Les deux fantômes se regardèrent, puis firent un bras d'honneur outré au monde physique.

Rudolph se pencha vers Rose.

— Pour le concours... il n'y aurait pas une porte dérobée ? Une sortie magique ? Une formule de dégagement express ?

— Je connais bien le club, répondit-elle. L'ambiance y est dingue. On peut repérer des issues, oui.

— Et n'allez pas croire que j'ai perdu la main, ajouta Rudolph à l'adresse de Bens. J'ai de la ressource.

— Ferme ta gueule et redescends sur terre, coupa Bens. Papa Tcho-Tchot est puissant, et pas dupe.

Sous la table, Rudolph pinça trois doigts vers Bens.

Le signe de "la famille". Bens lui répondit d'un soupir exaspéré, mais complice.

— Vous le connaissez, ce sorcier, n'est-ce pas ? Demanda Rudolph à Rose.

Les deux fantômes se rapprochèrent, curieux, attrapèrent une tranche de pain qu'ils recrachèrent aussitôt, dépités.

Rose inspira profondément, posa les coudes sur la table et laissa sa mémoire remonter à la surface.

Elle parla doucement.

De l'orphelinat après la mort de ses parents.

Des visites d'un homme trop charmeur, trop patient, trop attentif.

D'une boule de cristal cassée à quatre ans et d'animaux qui disparaissaient dans un nuage.

Des potions qui faisaient éclater les grenouilles à dix ans.

D'un visage terrifié dans le miroir d'eau à dix-huit.

Du tarot à vingt-et-un, de l'épingle dans l'effigie de paille à vingt-six, du sang jailli pile sur le client.

De Jo-Black, trente-deux ans, à qui elle fit perdre toutes ses dents "pour un câlin plus sûr".

Puis sa voix trembla :

— Papa Tcho-Tchot avait vu en moi une faculté. Il voulait que je travaille pour lui. Il m'a formée. Et puis... j'ai compris.

— Qu'il était un salaud, compléta Rudolph, serrant les poings.

— Qu'il était dangereux, corrigea Rose. Un chef de gang de ténèbres.

Rudolph se pencha, le regard tendre et maladroit.

Leurs visages se frôlèrent.

Une gerbe d'étincelles jaillit : *bzzz*, un mini-éclair leur traversa les cheveux.

Bens écarquilla les yeux, entre terreur et fascination.

— Oh, chiottes de merde ! On dirait un court-circuit sentimental !

Rudolph recula, penaud.

— Pardon, c'est... électrique.

— Et vous, que faites-vous dans la vie ? Demanda Rose, un peu troublée.

— Je vends des aspirateurs, répondit-il trop vite. Avec mon père.

Ils se penchèrent à nouveau pour ramasser un couteau tombé.

*BZZZZT !*

Nouveau crépitement capillaire.

Bens se leva brusquement.

— De père en fils, mon cul ! Vous allez foutre le feu à ma baraque, bande d'ampoules ! J'veis voir mes potes à l'embarcation.

— Il a l'air bien éméché, nota Rudolph, l'air inquiet.

— Je ne l'ai jamais vu comme ça, admit Rose, pensive.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Petite, dit-elle en souriant, il m'emmenait visiter et explorer le Mississippi. Il disait que le vent du fleuve porte les secrets du monde. J'adorais quand mes cheveux volaient au vent.

Armstrong leva un sourcil complice.

Bechet ajusta son chapeau invisible et lança doucement :

— Eh ben, mes amis... y'a du swing dans l'air.

## Chapitre 24 : Plan fantôme et compte à rebours

Plus tard dans la journée, le café refroidissait, les beignets perdaient leur croustillant, mais le plan, lui, gagnait en chair, en nerf et en audace.

Autour de la table encore tiède du petit-déjeuner, l'équipe au complet vivants et revenants préparait ce qui ressemblait à la répétition générale d'un coup de folie.

Il fallait trois choses, pas moins :

1. Un repérage complet du club.
2. Une technique pour planquer Armstrong et Bechet quand ils se mettraient à commenter comme deux experts sportifs de l'au-delà.
3. Et un moyen pour Rudolph d'accrocher le public, sans savoir jouer une seule gamme de saxophone ni distinguer un do d'un saule pleureur.

Rose prit la parole la première, mains posées à plat sur la table.

— Je m'occupe du club. Passages, coulisses, portes de service... je connais. Et je te préparerai une aide plus stable.

Rudolph leva un doigt inquiet.

— Une aide sans haricots ?

— Sans haricots, promit-elle avec un petit sourire. Juste de la bonne vieille magie des doigts et de la foi.

Bens, affalé sur sa chaise, tapa du poing sur la table.

— Quant à vous deux, fit-il vers Armstrong et Bechet, profil bas ce soir. Si vous foutez le bordel, direction grenier.

Armstrong se redressa, la trompette sur l'épaule.

— Comptez sur nous, vieux frère. Pas vexé pour un dollar.

Bechet leva sa clarinette en signe d'allégeance.

— Jusqu'au dernier soir de Samain, on reste vos anges gardiens. Un peu encombrants, mais efficaces.

Un silence doux suivit, ponctué par le bourdonnement d'un moustique et un soupir de Jo-Black sous la table.

Rudolph inspira lentement, sentant sous sa cage thoracique un moteur nouveau : un mélange de peur, de courage et d'un reste d'étincelles capillaires.

Ce soir, il lui faudrait du cran.

À la nuit, du panache.

Et sur scène... un miracle.

Rose se leva, remit son chapeau, le regard fixé au-delà de la fenêtre où le bayou s'étirait sous la chaleur montante.

— Rendez-vous ce soir, chez Papa Tcho-Tchot, dit-elle. On y va pour repérer. Pas pour provoquer.

— Pas pour provoquer, répéta Rudolph, avec la conviction d'un enfant pris en faute avant même d'avoir commencé.

— Pas pour provoquer, confirma Bens, sans y croire un instant.

La porte claqua.

Un moustique entra, témoin impromptu du complot.

Jo-Black bâilla bruyamment, comme un avertissement de crocodile philosophe.

Le vieux Colt, sur la chaise, sembla peser plus lourd.

Rudolph, resté seul un instant, croisa son reflet dans la vitre.

Il y vit autre chose que le même visage maladroit : une ombre de résolution, une lumière de scène encore invisible, mais déjà là.

Cette fois, il ne voulait pas de magie.

Il voulait être à la hauteur de Rose, de Bens, de ses fantômes... et peut-être, un peu, de lui-même.

Dans un recoin du plafond, Armstrong fit tournoyer sa trompette d'un air complice.

Bechet, à ses côtés, hocha la tête et murmura :

— Ça va swinguer, frère. Oh oui... ça va swinguer.



## Chapitre 25 : Les bayous du silence

Je descendis de la camionnette derrière Bens. L'air poissait, saturé de chaleur et de souvenirs. Devant nous, une cabane bricolée de planches fatiguées oscillait au bord d'un marécage où tout semblait à la fois vivant et pourri. Trois types âgés, peau d'ébène et gestes précis, réparaient une barque en sifflotant un air sans âge.

Bens, fier comme un paon un peu ivre, bomba le torse.

— Viens voir, gros nez, je vais te présenter ceux qui supportent mes putains de journées.

— Pas de coup foireux, hein ? Dis-je, nerveux.

Il ricana.

— Mais non, respire. On va juste se décrasser la conscience.

Je jetai un œil à l'embarcation : un cercueil avec des rames, plus ou moins.

— C'est avec ça que vous faites des visites sur le Mississippi ?

— Ouais, et aussi à travers les marais. C'est plus vivant que tes fichus *natchez*.

— Natchez ? C'est quoi... un croissant ?

Il éclata de rire, secouant sa barbe.

— Non, p'tit con ! Un bateau à aubes.

Je le stoppai dans son élan.

— Vous avez peur de quoi, au juste ?

— Mes couilles, marmonna-t-il. Tu vas pas recommencer avec tes sermons.

— Finissez-en avec votre passé, dis-je, le ton grave. Il vous bouffe à petit feu.

Il se figea, l'air soudain absent, avant de lâcher :

— Ne te mêle pas de mes affaires, du con.

Il soupira longuement, puis hocha la tête. Sans un mot, nous rejoignîmes les trois anciens.

— Rudolph, je te présente Truman, Stuart et Tom.

Les gars me serrèrent la main avec des doigts de bois et des sourires de vieux pirates.

— On va se faire un tour, annonça Bens. Et ce soir, noix de coco sautées au poêlon.

— Et du baraloussa ! Lança Tom avec un clin d'œil.

— Du quoi ?

— Il déconne, souffla Bens. Quoique... y a du gros dans ces eaux.

Il passa son bras autour de mes épaules.

— Cet aprèm, on souffle un peu. Mais ce soir, gros nez, tu feras face à Papa Tcho-Tchot. Et sans ton foutu Colt, compris ?

— D'accord, fis-je, pas fier.

Il hocha la tête. Et on embarqua.

\*

Le moteur du bateau toussa, puis ronronna comme un chat malade. Une fumée bleue traîna derrière nous, se tordant dans la chaleur. L'eau, verte et lourde, plissait mollement sous la coque. Des cyprès, géants décharnés, plongeaient leurs racines dans la vase comme des doigts cherchant leurs morts.

Le bayou avait le silence des cimetières où même les fantômes s'ennuient. Truman mâchouillait un cure-dent. Stuart battait du pied sur un vieux bidon, créant un rythme paresseux. Tom fixait l'horizon, impassible, comme s'il écoutait une voix que nous n'entendions pas.

Moi ? J'étais blanc comme un linge. Les doigts crispés sur le banc, le cœur tapant à contretemps.

— C'est toujours aussi calme, ici ?

— Calme ? Ricana Bens sans se retourner. Quand les bayous sont calmes, c'est qu'ils te regardent.

Le mot resta suspendu. Puis un cri fendit l'air. Aigu, inhumain.

— Ah ! Une aigrette ! Lançai-je trop vite. Charmant volatile, l'aigrette...

Truman tourna la tête, lentement.

— C'était pas une aigrette, gamin.

Stuart rit. Son rire mourut aussitôt.

Tom fixait l'eau.

— Papa Tcho-Tchot, dit-il. Il est réveillé.

Un souffle glacial passa. Les moustiques s'envolèrent d'un même geste invisible. Le moteur toussa. Je frissonnai.

— Vous avez entendu ?

— Ouais, répondit Bens. Et ça, c'est pas du jazz.

Derrière nous, un clapotis. On se retourna. Rien. Juste une onde grasse qui s'éloignait.

— Un baralousa géant ? Tenta Stuart.

Truman secoua la tête.

— Ou un truc qui a faim.

Bens grogna.

— Avance, Stuart. On n'a pas toute la journée pour se faire bouffer.

Le moteur rugit, et la brume s'ouvrit comme un rideau. Devant, une silhouette prit forme : une cabane tordue, toit en tôle, planches pourries, galerie branlante. Des bougies brûlaient sur le rebord, leurs flammes immobiles comme des regards.

— C'est chez lui ? soufflai-je.

— Ouais, répondit Bens, grave. Papa Tcho-Tchot. Le plus dangereux des sorciers des bayous. Il a grandi ici, au bout du monde, dans une cabane qui pissait la misère et la faim. Le même maudissait sa propre peau, sa place, son époque. Il rêvait d'un avenir qui ne voulait pas de lui

— Pas dans cette foutue société où les marécages avalent les rêves avant qu'ils respirent.

Il cracha dans l'eau, le regard perdu dans la brume.

— En amour, c'était pareil. Il convoitait Bonnie, ma Bonnie. Il la voulait comme on veut un talisman pour survivre. Mais elle, sans le savoir, elle m'a choisi moi. Et ce jour-là, mon pote... ce jour-là, j'ai vu son regard changer. Son amitié s'est fendue en deux, et dessous, il

n'y plus rien qu'un gouffre. Depuis, il s'y est jeté tête la première et chaque sort qu'il lance, c'est un caillou de plus dans sa tombe.

Je déglutis.

— Et moi, j'y vais sans Colt ?

Il tourna la tête, son regard plein de tendresse fatiguée.

— Ouais, gros nez. Juste ton courage... et ton souffle.

Le bateau dériva vers la cabane. Les bougies frémirent comme si elles nous reconnaissaient. Puis, dans la brume, un vieux blues monta. Une trompette invisible pleurait quelque part, pure et chaude, assez pour faire trembler l'eau.

Je fermai les yeux. J'aurais juré qu'Armstrong lui-même murmurait à mon oreille :

« Recule pas, gamin. Le swing t'attend. »

La brume se referma sur leur sillage.

Et tout disparut, avalé par le silence des cyprès.

Ne resta plus qu'une direction, une seule :  
droit vers la dernière demeure du sorcier.

## Chapitre 26 : Les Marx Brothers de l’Africa Club Jazz

La nuit avait englouti la ville, avalant ses bruits et ses âmes.

L’air moite vibrait sous les lampadaires du vieux parking où les néons grésillaient comme des cigales électriques sous amphétamines.

Rudolph ajusta le col de son manteau, un geste de héros fatigué, mais qu’il trouvait efficace dans les films.

À ses côtés, Bens avançait lentement, lunettes noires vissées sur le nez, silhouette maigre drapée de mystère et d’un léger mal de dos.

Derrière eux, la camionnette rouge, couturée de rouille, fumait comme un vieil animal après un sprint.

Ils traversèrent le parking sans un mot.

Au-dessus de leurs têtes, l’enseigne de l’Africa Club Jazz clignotait en lettres rouges tremblotantes :

un saxophone de néon soufflait une flamme rose qui mourait à chaque clignement.

Un avertissement plus qu’une invitation.

Devant la porte, un portier les attendait ou plutôt, les guettait.

Grand, maigre, costume noir impeccable, chapeau haut-de-forme d’un blanc irréprochable. Mais son visage... son visage avait quelque chose de profondément anormal : maquillage livide, lunettes noires dont un verre était fendu, et deux morceaux de coton dépassant des narines.

Ajoutez à cela un sourire trop large, et une lente danse du bassin, lascive, inquiétante, sans aucun rapport avec la musique.

Rudolph s’arrêta net.

— Qu’est-ce que... c’est que ça ?

Bens serra les dents.

— Putain, commence pas, gros nez. C’est sûrement le thème de la soirée.

Le portier s’inclina dans un grincement de vertèbres.

— Fort bien ! Mais sous quelle appellation dois-je vous inviter ce soir ?

— Vous dites ? Fit Rudolph, sur la défensive.

— Je suis le *Baron Samedi*, esprit de la mort et de la résurrection, répondit-il avec emphase.

Ses mains blanchies se tendirent vers eux.

Les ongles, longs et peints d’un rouge vif, luisaient comme des lames.

Rudolph recula d’un pas.

Bens, lui, releva ses lunettes d’un geste étudié, observa la créature et déclara :

— De Dieu de non de Dieu... Ce soir, nous venons tous les deux sous l’appellation des Marx Brothers !

Rudolph sursauta.

— Mais... ils étaient trois !

— Non, cinq, corrigea Bens d'un ton placide.  
— Ah.  
Le portier éclata d'un rire creux, théâtral.  
— Peu importe ! Entrez donc, *les Marx Brothers* !

Ils franchirent le seuil.  
Rudolph, pris d'un mauvais pressentiment, se retourna un instant.  
Le portier se caressait les mains, ondulant dans une transe grotesque, mimant un coït invisible, le sourire fendu jusqu'aux oreilles.  
Rudolph blêmit, remonta ses lunettes et se hâta d'entrer.

\*

À l'intérieur du club, un souffle d'encens et de whisky leur monta au visage.  
L'air vibrat d'une chaleur lourde, saturée de parfum et de cuivre.  
Des lumières dansaient sur les murs, projetant des ombres qui ressemblaient à des visages.  
Et tout au fond, sur la scène, la boule à facettes tournait paresseusement, jetant des éclats argentés sur une mer de corps en sueur.

*Papa Was a Rolling Stone* roulait en basses profondes.  
Rudolph et Bens ôtèrent leurs lunettes simultanément. Leurs yeux s'écarrillèrent.

La salle était bondée :  
femmes et femmes masqués, peinturlurés, costumés, agitant leurs bras comme des serpents au rythme du funk.  
Des sorcières embrassaient des clowns, des zombies dansaient le slow avec des pirates, des maracas secouaient des esprits.

Bens, saisi d'un enthousiasme soudain, se mit à dodeliner.  
— De Dieu de non de Dieu ! Il y a belle lurette que j'ai pas vu autant de monde à une manifestation musicale !  
Rudolph, crispé :  
— Ça, pour de la chance, c'est de la chance... mais c'est pire que les soldes chez Chicago-Aspirtout !

Il se pencha vers Bens :  
— Où est Rose Fée la Mambo ?  
— Pour rien au monde elle ne raterait ça, répondit Bens.

Un homme apparut alors grand, très maigre, costume vaudou aux reflets verts, visage peint de noir et de blanc.  
Sans un mot, il fit signe aux deux hommes de le suivre.

Ils traversèrent la foule, montèrent un escalier étroit, et débouchèrent sur un balcon d'honneur plongé dans une lumière rouge sang.

\*

Sur le balcon, l'ambiance changea brutalement.  
Ici, plus de funk, plus de cris : juste le bruissement grave des bougies et le murmure du

surnaturel.

Des autels improvisés, des murs couverts de symboles vaudous, et au centre, une table ronde sur laquelle reposait une boule de cristal qui pulsait comme un cœur.

Assis derrière elle, drapé dans sa robe sombre, le sourire tranquille :

Papa Tcho-Tchot.

À ses côtés, trois femmes sublimes riaient doucement.

Plus loin, Bolos et un second garde masqué attendaient, impassibles.

Lorsque Rudolph et Bens ôtèrent leurs lunettes, le sorcier leva les yeux, son sourire s'élargissant.

— Toujours rien sur cet instrument qui pourrait m'intéresser...

Il pencha la tête.

— *Les Marx Brothers*, c'est bien ça ?

Bens déglutit.

— Chico, Harpo et Groucho... sans compter les deux autres frères, bordel. Mais nous, on fait un duo discount.

Papa Tcho-Tchot eut un petit rire.

— Et toi, l'apprenti gangster venu de Chicago... *sic*.

Rudolph blêmit.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

Le sorcier se leva lentement.

— Je connais le vent, les rumeurs, et ceux qui marchent sans ombre.

Il fit glisser ses doigts sur la boule de cristal.

La lumière s'intensifia, puis reflua.

— Tu veux ton saxophone, n'est-ce pas ?

Rudolph redressa le menton.

— Vous m'avez peut-être eu une fois, mais cette fois, je suis prêt à en découdre. Rendez-le-moi, ou je...

— Tais-toi, fit Bens en l'agrippant. Tu veux crever ici ?

Papa Tcho-Tchot claqua des doigts.

Les trois jeunes femmes se figèrent.

Leurs yeux devinrent blancs, leurs corps parfaitement droits.

— Fini les cachotteries, dit-il. Dites-moi tout, et peut-être me montrerai-je clément.

Bens, las, soupira.

— Je devais juste l'aider à récupérer le sax. Vieille dette envers les Broloks de Chicago. Ils me sont sortis de prison à l'époque.

Le sorcier se mit à rire, un rire sans gorge, comme soufflé à travers une flûte.

— Ah, Bens... toujours ce goût pour les causes perdues.

Il caressa la surface de la boule de cristal.

— Le temps de ton insouciance, celui qui t'a coûté ta femme, ton groupe, ta liberté et ton

enfant.

Il sourit, froid.

— Tu veux une protection, peut-être ? Une chance neuve ?

— Non, répondit Bens d'une voix rauque. Je laisse le libre arbitre faire son œuvre.

Papa Tcho-Tchot approcha son visage du sien.

Ses yeux rouges luisaient comme deux braises dans l'ombre.

— Le libre arbitre ? Quelle erreur délicieuse.

Un silence. Puis le sorcier posa les doigts sur la boule de cristal.

Une image apparut : Rose, marchant dans la foule en bas, portant son chapeau noir, suivie de deux ombres en costume clair.

Le sourire de Papa Tcho-Tchot se fit carnassier.

— Et voilà que les anges du jazz s'invitent à la fête...

## Chapitre 27 : La mise au défi

La boule de cristal vibrait au centre de la table, déversant une lumière laiteuse qui suintait jusque dans les murs. L'air collait à ma peau. On aurait dit que le sol respirait sous mes pieds. Chaque mouvement me coûtait, comme si la pièce entière voulait me retenir. J'ai fait deux pas vers Papa Tcho-Tchot. La sueur me descendait dans le dos et mes phalanges blanchissaient sous la chaleur. J'ai serré les poings.

— Maintenant que le sax n'a plus aucune valeur à vos yeux, vous allez nous le rendre, ai-je dit.

Ma voix sonnait plus brave que je ne l'étais.

Le sorcier leva les yeux vers moi, son sourire dessinant la lenteur des fauves avant qu'ils mordent.

— Effectivement, ce bout de ferraille ne remplit plus mes conditions. Mais...

— Mais ? Ai-je répété, la mâchoire raide.

— Je reste sur ma proposition, reprit-il. Si, bien sûr, Bens daigne participer au concours.

Bens s'avança, la silhouette lourde, les épaules prêtes à craquer.

— Tu ne changeras donc jamais. Il n'y a que le mal qui coule dans tes veines.

Tcho-Tchot ricana doucement, ce son bas, presque caressant, qui te donne envie de fuir.

— Et te voir englué dans tes dettes me ravit, mon vieil ami.

— Excite-toi bien, pour l'instant, grommela Bens.

Un éclat métallique traversa les yeux du sorcier.

— Attention à ce que tu dis, Bens. Je peux me montrer moins loquace.

Je me suis interposé.

— D'accord, vous avez gagné. Ce soir, je me présenterai au concours à sa place.

Un silence s'est abattu sur la pièce, lourd comme du plomb fondu. Puis il a ri, un rire bref, sec, qui m'a scié les nerfs.

— Je doute vraiment que tu sois à la hauteur. Mais, puisque Bens refuse, je vais être... bon joueur. À une condition.

— Encore un de vos plans à cinq dollars, peut-être ?



— Si tu gagnes, tu pars avec le sax, dit-il, sa voix tranchante comme un couteau. Si tu perds... tu diras adieu à ton futur. Tu m'appartiendras. Pour toujours.

— Non ! Cria Bens.

Je n'ai pas baissé les yeux.

— D'accord. Marché conclu. Préparez vos larmes : il ne vous restera qu'elles pour vous consoler, magicien à la noix.

Bens m'a saisi par le bras.

— Mais qu'est-ce que tu fous, bordel !?

— Moi aussi, j'ai plus d'un tour dans mon sac, ai-je murmuré.

Il m'a tiré hors du balcon. Derrière nous, j'ai entendu Tcho-Tchot claquer des doigts ; le temps s'est remis à couler, les filles se sont animées de nouveau, leurs gestes ondulants comme des vagues obéissantes.

\*

Nous avons plongé dans la cohue. La foule grondait, moite, électrique. L'homme muet aux gestes de marionnettiste nous fit signe ; je suivis, serré contre Bens, jusqu'à une table bancale sur le flanc droit de la scène. Deux chaises, un cendrier plein d'étincelles mortes. Le type disparut dans la fumée comme avalée par le club.

Je me suis laissé tomber sur la chaise, le cœur cognant à m'en fissurer la poitrine.

C'est là que je l'ai vu.

Le sax.

Il trônait sur un présentoir, au centre de la scène, sanctifié par un rayon doré, comme un dieu qu'on aurait emprisonné. J'en avais la gorge sèche.

— Regarde, Bens... le sax ! Il est là !

Il s'est affalé en face de moi, cigare déjà coincé entre les lèvres.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que t'a pris ? Tu vois pas qu'il cherche à m'atteindre à travers toi ?

— Je ne serai jamais sous son emprise, ai-je dit. Pas comme mes parents. Je prends mon destin en main.

— Ton destin, c'est un sketch, grommela-t-il. Tu veux affronter ses musiciens ? Toi qui ne sais même pas jouer de la flûte !

— Ce n'était qu'un leurre. Je voulais gagner du temps. Rose Fée la Mambo va nous dire où sont les portes dérobées. Et la chance est avec nous.

— La chance, mon cul, grommela-t-il encore. Tu crois qu'il n'y a pas pensé ?

C'est à ce moment-là qu'elle est apparue.

Rose. Les cheveux encore perlés d'humidité, la respiration courte. Elle semblait briller d'une lumière qu'elle seule comprenait.

— Vous n’avez encore rien commandé, lança-t-elle.

On a sursauté. Elle s’est assise entre nous, posant une main sur chacune de nos épaules, comme pour nous arrimer au plancher.

— Je vous cherchais partout. Alors, chez le sorcier ?

— Il n’est pas près d’abdiquer, grogna Bens.

Je l’ai regardée. Même ici, même dans ce chaos, elle restait imperturbable.

— Étrangement, en sa présence, Bens ne blasphème plus, ai-je remarqué.

— Rien d’étonnant, répondit-elle. Il a horreur de la vulgarité. Et j’attends toujours un de ses tours.

Elle héla une serveuse qui se faufilait entre quatre femmes déguisées, dont une avec un crâne peint sur la tête.

— Une bouteille de whisky, trois verres, et quelques cacahuètes. Merci.

— J’ai pas faim, grogma Bens, mais je prendrai un double whisky.

Je me suis tourné vers Rose.

— On dirait que son emprise se dissipe, non ?

— Loin de lui, oui. Profite-en pour respirer, souffla-t-elle.

\*

Sur scène, les musiciens quittaient leurs instruments. La lumière les faisait briller comme s’ils transpiraient de la graisse animale.

Puis le maître de cérémonie surgit. Snooks Brite.

Costume à paillettes seventies, sourire carnassier, micro à la main. Un type qui sentait la sueur, le succès et le diable.

— Mesdames, Messieurs ! Cria-t-il. Ici Snooks Brite ! Ce soir, l’Africa Club Jazz ouvre son concours d’Halloween ! Que les masques tiennent et que les cœurs lâchent !

La salle explosa. Cris, sifflets, plumes, citrouilles qui vacillaient. J’ai cru que les murs allaient fondre. Puis Snooks leva la main : le silence tomba, net.

— Premier round dans trois minutes ! Le sax attend son maître !

Sa phrase m’a transpercé.

Je l’ai sentie s’enfoncer dans ma poitrine, s’y visser comme une clef dans une serrure.

J’ai posé ma main sur la table pour calmer le tremblement.

Rose s’est penchée vers mon oreille.

— Écoute bien. Il y a deux issues derrière la scène. L’une est vraie, l’autre te ramène au balcon. Choisis celle qui sent la pluie, pas l’encens.

— Et si je me trompe ?

— Alors, tu joueras ici, avec lui dans la salle. Et crois-moi, ce n'est pas le même jeu.

Bens remplit les verres, d'un geste mécanique.

— À la chance qui se construit, dit-il.

— À la chance qui se construit, ai-je répété.

Le whisky a dévalé ma gorge comme du feu liquide. Ma colonne s'est redressée d'un coup. Je fixais le sax, hypnotisé. Autour de moi, les sons se dissolvaient : la foule, la musique, les rires, tout se noyait dans un seul souffle.

Un souffle ancien, profond, qui vibrait jusque dans mes os.

Et dans ce murmure, j'ai cru entendre une voix.

Avance.

## Chapitre 28 : Le sort du sax

Je n'avais jamais vu une salle respirer comme ça.

L'Africa Club Jazz vibrait, littéralement. On aurait dit que les murs transpiraient, que le sol battait au rythme du cœur d'un monstre invisible. L'encens se mêlait à la sueur, aux rires et au rhum. Des plumes, des masques, des yeux fardés. Tout bougeait, tout luisait, tout sentait la fête et la menace.

Et moi, planté entre Bens et Rose Fée la Mambo, j'essayais d'avoir l'air calme. Spoiler : je ne l'étais pas.

Rose, elle, semblait flotter au-dessus du tumulte. Elle attrapait des cacahuètes du bout des doigts et les lançait dans sa bouche avec cette grâce agaçante des gens qui maîtrisent tout, même les miettes.

— Et revoilà le génial Snooks Brite, dit-elle avec un petit sourire. Le présentateur du concours.

Bens souffla un nuage de fumée qui aurait pu noyer un éléphant.

— Non de Dieu de non de Dieu... ça va commencer, grommela-t-il.

Moi, j'ai vidé mon verre. Le whisky m'a brûlé la gorge, m'a fait l'effet d'un moteur qu'on redémarre à coups de pieds.

— J'en trépigne d'impatience, dis-je en reposant le verre un peu trop fort.

Rose leva son auriculaire comme une prêtresse en pleine messe.

— Chut. Le calme, Rudolph. Fais-moi confiance.

Je lui ai souri. Un sourire de mec calme en apparence, paniqué en dedans.

— Je suis d'un calme olympien. Mais où sont les portes dérobées ? Parce que si je dois me tirer d'ici, je préfère savoir par où.

— Patience, répondit-elle. Snooks va annoncer le règlement. Ensuite... le vrai jeu commencera.

\*

Sur la scène, un type sortit de la pénombre. Snooks Brite.

Un costume vert bouteille, un sourire carnassier, des cheveux mi-longs couleur étain. Il tenait le micro comme un sceptre de mauvais goût. Sa voix vibra dans la salle, grave, épaisse, pleine de cette fausse chaleur qui met les foules à genoux.

— Mesdames et Messieurs ! Bienvenue au grand concours d'halloween organisé par le vénéré et redouté Papa Tcho-Tchot !

Une explosion de cris, d'applaudissements, de verres renversés. Le plancher trembla. Dans le balcon, le sorcier leva lentement la main. Son visage brillait d'un calme terrifiant.

Des danseuses surgirent, paillettes au ventre, maracas au poignet. L'air se mit à pulser.  
J'aurais juré que chaque note tombait pile sur mes battements de cœur.  
Snooks continua, sa voix roulant comme du velours trempé dans le gin :  
— Chaque concurrent tirera au sort son instrument et son thème. Aucun ne saura ce qui l'attend avant la lumière. Et que le meilleur nous éclate !

La salle hurla. Les gens tapaient du pied, sifflaient, hurlaient des noms. C'était un sabbat. Un carnaval en pleine transe.

\*

Bens levait les yeux vers l'écran lumineux suspendu au-dessus de la scène. Il plissait les paupières comme un hibou en fin de carrière.  
— Chiottes de merde... j'y vois rien. Rose Fée, lis-moi ce foutu tableau.

Je me penchai à mon tour, le cœur cognant.  
— Vous dites ?

Rose leva la tête. La lumière du panneau se refléta dans ses yeux comme deux néons qui clignotent sur la vérité.  
— Tu passes en dernier, murmura-t-elle. Et ton thème sera... Macéo Parker.

J'ai cru que j'allais m'étouffer avec ma propre peur.  
— Macéo Parker ? Mais c'est qui ce type ?

Bens lâcha un rire nerveux.  
— C'est la marque de fabrique de Papa Tcho-Tchot, gros nez ! Il veut te réduire en miettes.

J'ai serré les dents.  
— Tant mieux. Ça me donnera un public motivé.

Rose posa sa main sur mon bras.  
— Calme-toi. On va s'en sortir.

— S'en sortir ? Avec ce monstre qui nous regarde comme un menu dégustation ?

Bens haussa les épaules, abattu.  
— Et comment tu vas t'y prendre ?

Rose, tranquille, croqua trois cacahuètes comme si elle réfléchissait à la météo. Puis elle vida son verre.  
— D'abord, plus d'alcool pour toi, Rudolph. Ce que je vais faire demande un minimum de lucidité.

Je la fixai, incrédule.  
— Pas encore, une potion, j'espère ?

Elle sortit deux fioles de sa poche, pleines d'un liquide vert profond. Les reflets de la salle dansaient sur le verre.

— Celle-ci, dit-elle, est différente. Une infusion d'inspiration pure. Pas de haricots, pas de plumes. Juste du souffle.

— Vous dites ?

— Attends que la couleur s'éclaircisse. Quand ce sera le cas... tu boiras.

Je me levai, la main tremblante.

— Vous n'aurez pas ma peau cette fois !

— Rudolph, attends !

Je me figeai.

— Où sont les portes dérobées ? Dis-je d'une voix plus basse, mais ferme.

Rose s'approcha. Ses yeux étaient devenus calmes, presque tendres.

— Il n'y en a pas, murmura-t-elle. Et tu ne pourras pas prendre le sax. Il est protégé.

— Protégé ?

— Oui. Par lui. Par son souffle, par sa magie néfaste. Mais je peux t'aider à le combattre... si tu me fais confiance.

Elle s'approcha encore. Nos visages se frôlèrent. Et là, sans prévenir, une étincelle jaillit entre nos fronts. Une vraie, avec un petit claquement sec.

Bens bondit.

— Oh chiottes de merde ! Même vos cerveaux font des étincelles !

Je reculai, les joues en feu. Rose souriait doucement.

— Bois, Rudolph. Et respire.

— Et si je me transforme encore en acteur comique britannique ?

— Promis, tu resteras toi-même. Mais avec du rythme dans les veines.

Je la regardai longuement. Et je sus qu'elle disait vrai.

Alors j'ai pris le verre. Le liquide vibrait, couleur de lune trouble.

J'ai humé simplement et profondément l'odeur.

Une chaleur m'a traversé. Une pulsation. Le monde a ralenti, la musique s'est mise à respirer à travers moi.

J'avais l'impression d'être à la fois la trompette, le tambour et le silence entre les notes.

Rose ferma les yeux et murmura quelque chose que je ne compris pas.

Sur scène, Snooks annonçait le premier concurrent. Les projecteurs tourbillonnaient, les tambours montaient.

Et moi, j'ai su que tout commençait.

Le concours.

Le pari.  
Le sort du sax.

Et que cette fois, ce serait *mon souffle* contre celui du sorcier.

## Chapitre 29 : La première voix

Snooks Brite revint au centre de la scène, pareil à un revenant bien élevé. Le micro tremblait à peine dans sa main, mais sa voix, elle, fendit la salle d'un trait clair.

— Et maintenant, voici la première concurrente ! Annonça-t-il. Elle nous vient du Vieux Carré ! Acadienne, elle va nous interpréter Bessie Smith, l'Impératrice du blues !

La jeune femme glissa jusqu'au micro sous les cris.

La musique jaillit, chaude et lente, gonflée de houle et de mémoire. Sa voix roulait comme un orage contenu : on y sentait l'eau du Mississippi, la fatigue, la foi. Chaque note semblait sortir d'un porche mouillé de la Nouvelle-Orléans.

\*

À notre table, je tapotais le bois du bout des doigts, incapable de rester en place. Le whisky ne faisait plus rien, sinon me rappeler que j'étais vivant.

Je regardai Bens : il se balançait déjà, happé par la voix de la chanteuse, les yeux humides d'un souvenir que je ne connaissais pas.

— Je devrais jouer d'un instrument ou chanter, dis-je, nerveux. L'anxiété me bouffe.

— Sache que Maceo Parker joue de l'alto, répliqua Bens d'un ton soudain professoral. L'alto, mon gars ! L'instrument des virtuoses. Un vibrato qui te rentre dans la peau.

Je baissai les yeux vers mes mains, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre.

— Cacophonie annoncée, grognai-je.

— Chut, fit Rose Fée la Mambo, l'auriculaire sur ses lèvres. Laisse tomber la peur. Entre dans la maison du jazz.

— Couillon, ajouta Bens, mi-railleur mi-ému. Le jazz, sous toutes ses formes, est né de la chaîne et du chagrin.

— Toute musique commence là, poursuivit Rose Fée d'une voix basse. Elle vit dans nos pleurs, nos rires, nos générations entières.

Je me ratatinaï un peu sur ma chaise.

— Je... je m'excuse.

Je regardai mon verre : la potion qu'elle y avait versée s'était éclaircie. Un liquide transparent comme un matin après l'orage.

— Elle... s'est éclaircie !

— Tout se passe comme prévu, répondit Rose Fée avec une sérénité qui me glaça.

\*

La chanteuse salua sous un tonnerre d'applaudissements.

Snooks Brite reprit le micro, triomphant.

— Et maintenant, mes amis ! Pour départager nos artistes grâce à la démocratie du vacarme... l'applaudimètre !



La salle explosa. Cris, sifflets, verres cognés. La concurrente s'effaça dans les coulisses, croisant un autre musicien au bord de la crise de nerfs.

\*

Je vis Rose Fée devenir grave d'un coup. Elle prit le verre, me le tendit.

— C'est le moment, Rudolph. Bois.

Je la fixai. Dans ses yeux, il y avait ce quelque chose d'immobile, d'ancien. Un truc qui m'ordonnait d'obéir.

J'ai bu.

— Tu sens quelque chose ? Me demanda Bens, inquiet.

— Chut, fit Rose Fée. Patience. D'abord les picotements aux mains.

— Nom de Dieu, rigola Bens, moitié sérieux, moitié tremblant. On va le transformer en musicien !

Mes doigts se mirent à frissonner.

Puis mes joues.

Puis tout mon corps.

Un rire muet monta, sans son, juste cette vibration étrange dans la poitrine. Ma tête tourna, le sol bougea et je m'écroulai face la première sur la table.

— Rudolph ! Appela Rose Fée, la voix tremblante. Réponds-moi !

— Qu'est-ce qu'il a ? Cria Bens.

Je me redressai lentement.

Tout paraissait plus net, plus grand, plus stupide aussi. Mes cheveux retombaient n'importe comment, mon menton me semblait plus long. J'avais l'impression d'être... allégé.

Le monde entier se mit à me regarder de travers.

Et dans les yeux de Bens, je lus l'horreur amusée.

— Oh, nom de Dieu ! Voilà encore ce Stan Laurel !

— Ce n'était pas prévu, souffla Rose Fée. Pas comme ça...

— Tout est foutu, conclut Bens.

Je me levai, raide comme une marionnette. Mon manteau glissa à mes pieds. Sous la chemise et les bretelles, je me sentais ridicule et invincible à la fois. J'aperçus un client au chapeau melon, m'avançai, et d'un geste absurde lui piquai l'objet avant de le visser sur ma tête, sourire jusqu'aux oreilles.

L'homme se leva d'un bond.

Bens s'interposa :

— On se calme, l'artiste !

Je lui pinçai le nez avec application, tirai la langue au hasard, et Rose Fée, affolée, m'attrapa le bras pendant que Bens agrippait l'autre.

Nous avons filé entre les tables, vers le fond du club, comme trois fugitifs de cabaret.

\*

Là-haut, sur le balcon, Papa Tcho-Tchot oscillait au rythme du morceau, puis s'immobilisa. Je le vis de loin tourner la tête, lentement, comme s'il flairait une présence. Ses cheveux se mirent à luire.

— Ma chère Rose Fée, murmura-t-il. Je m'en doutais.

Il posa les mains sur la boule de cristal. La lumière du globe palpita comme un cœur. J'eus froid d'un coup, malgré la chaleur du club.

\*

On s'engouffra dans les toilettes. Porte claquée, odeur d'eau de Cologne et de chlore. Quatre lavabos, quatre miroirs, quatre refuges.

— Le concours est foutu, râla Bens, le front trempé. Combien de temps, ça dure, ton truc ? Je marchais en rond, grinçant du visage comme une marionnette qui cherche son fil. Je retirerai le melon, me grattai la tête.

— Approximativement... une heure, admit Rose Fée.

— Une heure ! Répéta Bens. Ta mère en short !

— Il fallait bien qu'il tienne jusqu'à son passage, non ? Répondit-elle.

Derrière la porte, Snooks annonçait le concurrent suivant. Un torrent de rhythm and blues se déversa dans la pièce.

Rose Fée me fit face, m'attrapa par les épaules.

— Écoute-moi, Rudolph. On va transformer ce contretemps en chance. Stan Laurel n'est pas musicien, mais il a un don : le timing. Ce soir, c'est ton arme.

Le mot ricocha dans ma tête.

— Le timing... ?

— Oui. Laisse-le guider tes gestes. La musique fera le reste. Quand l'alto t'appellera, tu sauras où poser les doigts. Pas parce que tu sais jouer. Parce que tu sauras *quand* jouer.

Bens passa une main sur son visage.

— Si on gagne ce soir avec la moitié de Laurel et un quart de Maceo... je promets d'arrêter de blasphémer jusqu'à la fin de mes jours.

— On va tâcher de t'y obliger, répondit Rose Fée avec un sourire en coin.

Dehors, la salle rugissait.

Dedans, le néon clignotait, têtue.

Chaque seconde vibrait comme une corde sur le point de casser.

Je savais qu'à la prochaine, ce serait à moi.

## Chapitre 30 : Trois Français dans les lavabos

La lumière blafarde du néon grésillait au-dessus de moi, dessinant des ombres qui tremblaient sur les murs carrelés.

J'avais le chapeau melon à la main ; je le remis bien droit sur ma tête, comme si ça pouvait me donner un air de génie.

Puis, sans prévenir, je pinçai le nez de Bens.

Il me regarda, l'œil rond.

— Tu parles d'un musicien, toi, marmonna-t-il.

Rose Fée leva un doigt devant sa bouche.

— Chut ! Souffla-t-elle.

Un coup sec résonna à la porte.

Nous trois, raides comme des piquets.

Puis, d'une seule voix :

— C'est occupé !

La poignée grinça.

La porte s'ouvrit lentement et trois silhouettes se découpèrent dans la lumière jaune : Lupin, Bonapart et Baudelaire.

Le dernier referma d'un geste théâtral avant de se frotter les mains, sourire de hyène collé au visage.

— Non de Dieu, souffla Bens. La bande de branleurs.

Je tournai la tête :

— Tu les connais ?

— Ouais. Ces trois-là ont foutu le bordel dans ma cuisine.

Rose Fée fronça les sourcils.

— Ils bossent pour qui ?

— Pour un foutu gang de Chicago.

— Quoi ?!

Les trois types se figèrent.

Lupin leva une main, calme comme un avocat.

— Plus maintenant. J'ai dit : plus maintenant !

Bonapart ricana :

— Papa Tcho-Tchot paie mieux... et il a plus de style.

Baudelaire ajouta, un sourire de poète en perdition :

— Et son terrain de jeu est autrement plus amusant.

Lupin s'avança :

— La chance est avec vous, Bens et Rose Fée. Nous avons ordre de ne blesser personne... sauf Rudolph, si cela est nécessaire.

Il marqua une pause, regard fixe sur moi.  
— Jusqu'à la fin du concours.

Je ne savais pas quoi faire.  
Alors j'ai fait des grimaces. Beaucoup. Des grimaces idiotes, gratuites, comme si une caméra m'espionnait.  
Je trottais d'un coin à l'autre, les bras ballants.

— Qu'est-ce qu'il a, l'apprenti gangster ? Lança Bonapart.  
— L'apprenti gangster ? Répéta Rose Fée, piquée.

Je relevai mon chapeau, me grattai la tête et m'approchai du premier lavabo.  
Lupin fronça les sourcils.  
— Mais... c'est quoi ce visage ?!  
— Je l'avais pressenti, bordel, grogna Bens.

J'ouvris le robinet à fond.  
L'eau jaillit, glaciale, éclaboussant tout. Je pinçai le mitigeur, le tournai, et une giclée pleine face arrosa les trois Français.  
Ils reculèrent, trempés, furieux.

Et là, sans savoir pourquoi, mes lèvres tremblèrent.  
Je me mis à pleurer.  
Des vraies larmes d'enfant.

Une voix, ronde et anglaise, résonna dans la pièce :  
— Stan ! Stan Laurel !

Je levai les yeux vers le miroir.  
Un visage rond, moustache fine, chapeau melon jumeau du mien, me regardait avec tendresse.  
— Damn ! Oliver ! M'échappai-je. Tellement heureux de te revoir !

— Tu nous as encore mis dans un beau pétrin ! Répondit Oliver Hardy depuis la glace.

Bens et Rose s'approchèrent, incrédules.  
Leur reflet pâlisait.  
— Nom de Dieu de non de Dieu... c'est bien lui, murmura Bens. Oliver Hardy !  
— C'est qui, celui-là ? Fit Rose Fée, éberluée.  
— Son pote ! Grommela Bens. Ensemble, ils formaient le duo comique le plus cinglé du muet.  
Rose Fée soupira.  
— Merde... Saloperie de potion.

Les trois Français, trempés et décontenancés, se regardaient sans comprendre.  
Bonapart perdit patience et fonça sur moi, poing levé.

— Attention, Stan ! Cria Oliver.

Je glissai à ce moment précis ; le poing passa au-dessus de ma tête.  
Hardy, dans le miroir, saisit le bras de Bonapart comme si la vitre n'existait pas.

D'un coup sec, il le tira et le projeta contre le mur.  
Bonapart s'effondra, inerte.

Je levai les mains.  
— Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! Jurai-je.

Baudelaire, furieux, se jeta sur moi.  
Chaque coup manquait, comme si l'air me défendait.  
Je tournai un robinet : un jet d'eau lui éclaboussa le visage.  
Aveuglé, il chancela.  
Je passai derrière lui et, sans réfléchir, lui envoyai un coup de pied monumental.

Il vola contre le miroir.  
Oliver Hardy surgit de la glace, lui administra une double gifle et un direct impeccable.  
Baudelaire s'écroula.

Lupin, seul encore debout, hurlait.  
— C'était quoi, ça ?! J'ai dit, c'était quoi ?!

Je remis calmement mon chapeau melon, fis un pas vers Bens et Rose.  
Le silence tomba.  
On n'entendait plus que le goutte-à-goutte d'un robinet obstiné.

Bens s'essuya le front.  
— Nom de Dieu... Stan et Oliver, maintenant. Si le concours continue, on va finir avec Charlie Chaplin en juré.

Rose Fée, les yeux ronds, regardait encore le miroir.  
Oliver nous adressa un dernier clin d'œil avant de disparaître dans l'argent du verre.

Je restai un instant face à mon reflet vide.  
Et je me dis que, décidément, la folie avait décidé de danser avec nous jusqu'à la fin du morceau.

## Chapitre 31 : Le dernier reflet

L'air des toilettes vibrait, chargé d'une tension électrique, presque vivante.

Lupin, trempé, les narines frémissantes, s'approcha du deuxième miroir. Ses doigts gantés glissèrent sur la surface froide.

— Il... il y a quelqu'un ? Montrez-vous ! Cria-t-il, les yeux exorbités.

Il hurla encore, plus fort :

— J'ai dit, montrez-vous !

Je n'osais plus bouger. Bens et Rose Fée étaient à mes côtés, figés comme deux statues en attente d'un coup de tonnerre.

Le bruit de l'eau gouttait dans le silence, jusqu'à ce qu'un léger chantonement s'élève, fragile et moqueur à la fois.

Lupin pivota brusquement, prêt à frapper. La voix lui échappa, glissa vers un autre lavabo.

— Tu veux jouer à ce petit jeu ? Très bien ! S'égosilla-t-il, secoué d'un rire nerveux.

La voix bondit encore, d'un coin à l'autre, comme un écho qui se serait pris d'affection pour le chaos.

Bens souffla :

— Il devient dingue, ton Français.

Lupin s'immobilisa devant la troisième glace. Sa respiration se faisait rauque, sa chemise collée à la peau.

— Où est mon reflet ?! Beugla-t-il.

— J'ai dit, où est mon reflet ?!

La réponse vint d'un claquement net.

Oliver Hardy jaillit de la surface, massif, hilare, et d'un revers d'anthologie, il envoya une claque monumentale au malheureux.

Lupin tourna sur lui-même, hébété, et se retrouva nez à nez avec moi.

Je n'ai pas réfléchi. Mon poing est parti tout seul.

Le choc me remonta jusqu'à l'épaule.

Lupin s'écroula.

— Bien joué, Stan ! Tonna la voix d'Oliver depuis le miroir.

Je me frottai les phalanges, grimaçant de douleur.

— Merci, Oliver... je crois.

Bens et Rose Fée se penchèrent sur le corps étendu.

— Rien de grave, constata Rose Fée. Plus rien ne nous empêche de retourner au concours.

— Non de Dieu, pesta Bens. Avec ce Stan Laurel ? On va finir dans un cirque !

Je levai les yeux vers le miroir. Oliver me regardait avec cette bienveillance comique, celle qu'il réservait aux gaffeurs irrécupérables.  
Nos mains se rejoignirent sur la glace froide.  
Je sentis mes yeux se brouiller. Des larmes, encore.

Rose Fée leva brusquement la tête.  
— Il y a peut-être une solution, dit-elle.

— Bordel, Rose Fée... fais pas ta sorcière maintenant, marmonna Bens.

Elle ne répondit pas. Elle s'approcha de moi, posa ses mains sur mes épaules, ferma les yeux. Je la sentis respirer plus fort, comme si le monde entier gonflait ses poumons. Ses cheveux se soulevèrent d'un souffle invisible, ses lèvres chuchotèrent une langue que personne n'avait entendue depuis des siècles.

De l'autre côté du miroir, Oliver attrapa mes bras.  
Je crus sentir sa poigne, réelle, solide.  
Puis la lumière éclata, blanche, crue, traversant tout.

Quand Rose rouvrit les yeux, la pièce retomba dans le silence.  
Elle me lâcha doucement.  
Je clignai des paupières, hébété.  
— Quelle horreur... balbutiai-je. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Nous nous approchâmes du miroir.  
Stan Laurel et Oliver Hardy y étaient encore, debout côte à côte, rayonnants.  
Ils se saluèrent d'un geste muet, comme deux acteurs qu'on applaudit une dernière fois, puis s'effacèrent lentement dans l'obscurité.

Rose Fée soupira, vidée.  
— C'est fini.  
— J'espère que je n'ai rien fait de mal, soufflai-je.  
— De Dieu de non, de Dieu ! Lança Bens. Mais rien qui nous aide pour le concours non plus.

Rose posa une main sur mon bras.  
— Chut. Rien n'est encore joué.

Bens releva la tête, soudain plein d'espoir.  
— Tu as encore de la potion ?

Elle hocha lentement la tête, me saisit par le poignet, et sans un mot de plus, nous sortîmes tous les trois à pas pressés.

Derrière nous, j'entendis la surface du miroir frémir une dernière fois.  
Je me retournai juste à temps pour voir le clin d'œil d'Oliver avant que la glace ne redevienne noire.

## Chapitre 32 : Retour dans la fournaise

On regagna notre table comme trois ombres en cavale. Le tumulte du club nous engloutit aussitôt, chaud et collant comme une houle tropicale. Des rires fusaient, les verres tintaient, les saxophones hurlaient au plafond, ivres d'échos et de vapeurs. L'air sentait le tabac froid, la sueur et le rhum bon marché, avec une pointe de parfum capiteux celui qui annonce toujours des emmerdes.

Les clients, debout sur leurs chaises, tapaient des mains frénétiquement.  
Bens, les nerfs en feu, se servit un triple whisky sans demander son reste.  
Rose le laissa faire, puis vida le sien d'un trait sec, sans ciller.

Moi, j'étais encore sonné. Mes joues me picotaient. J'avais l'impression d'être passé dans un mixeur de fantômes et d'avoir survécu uniquement parce que le bouton « purée » s'était coincé.

Je saisis la bouteille, mais Rose me lança un regard qui aurait fait reculer le diable lui-même.

— Non.

— Vous dites ? Grognaï-je, la voix pâteuse.

— Après ce qu'il vient de vivre, il en a bien le droit ! Protesta Bens, toujours fidèle au whisky.

— Certainement pas avant la potion, trancha Rose d'un ton de juge vaudou.

Je reposai la bouteille en soupirant.

— J'aimerais surtout comprendre qui s'est caché derrière cette... horreur.

Bens leva les yeux au ciel, un rictus au coin de la bouche.

— Non de Dieu, Rudolph... t'aurais pas été bercé par Laurel et Hardy, toi ?

Je fronçai les sourcils. Mon cerveau, un peu fatigué, chercha dans le grenier de ma mémoire.

— Mon père... oui. Il passait souvent leurs films quand j'étais gosse.

Rose éclata d'un petit rire incrédule.

— Eh bien voilà. Le sort a fouillé dans ton inconscient. Tu as incarné ton héros sans même t'en rendre compte.

— J'ai interprété Stan Laurel sans le vouloir... ?

— Mieux que ça, rigola Bens. T'étais Stan Laurel, bordel !

Je haussai les épaules. À ce stade, j'aurais bien pu me réveiller dans la peau d'un hibou sans que ça me surprenne.

\*



Sur scène, les projecteurs s'éteignirent, puis jaillirent à nouveau comme des éclairs de magnésium. Snooks Brite bondit au micro, la veste trempée de sueur, les dents éclatantes d'enthousiasme.

— Et maintenant, mesdames et messieurs... voici notre avant-dernier concurrent, un habitué de la maison : le légendaire James Ronnie !

La salle explosa.

Les musiciens s'accordaient à toute vitesse. Des notes de cuivre flottaient comme des abeilles ivres autour des spots.

Bens reposa son verre dans un fracas.

— Chiottes ! Déjà l'avant-dernier !

— La magie n'a pas de prise sur le temps, murmura Rose avec une fatalité d'oracle fatigué.

Bens la regarda, puis me pointa du menton.

— Alors, gros nez... c'est presque ton tour.

Je déglutis lentement. Mon ventre faisait des vagues de chaleur. Whisky, peur, potion à venir... cocktail explosif.

Au-dessus, la scène vibrait d'une intro de basse et de cuivres. Une seule phrase tournait en boucle dans ma tête :

*Stan ou pas Stan... ce soir, il va falloir jouer.*

\*

Snooks fit un tour de scène, ses chaussures martelant le plancher comme un solo de tambour.

— Mesdames et messieurs ! Voici maintenant l'incomparable James Ronnie qui va interpréter "The Payback" de Mister James Brown !

Un frisson parcourut la foule.

James Ronnie, soixante-dix ans de légende et de débauche, s'avança au ralenti. Sa cape flottait comme une fumée vivante. Il s'inclina, la rejeta d'un geste impérial, dévoilant une combinaison à paillettes seventies tendues sur un torse tanné par les années et les excès. Sous les projecteurs, il ressemblait à un vieux lion prêt à rugir une dernière fois.

Les danseuses prirent position.

La section rythmique alluma le groove, basse d'abord, puis cuivres, puis l'orgue Hammond qui vibra dans mes os.

Et soudain, James fendit l'air d'un grand écart improbable avant de hurler les premières notes.

Le club entier s'enflamma. Les gens hurlaient, tapaient des mains, se jetaient des regards fous.

\*

À notre table, Bens et Rose se levèrent d'un même mouvement.

— Non de Dieu ! Souffla Bens. C'est une résurrection !

— Il chante aussi le gospel à l'église, glissa Rose, un sourire aux lèvres.

— Le gospel, mon cul, il carbure à l'amphétamine ! Répliqua Bens en se dandinant déjà au rythme.

Moi, je restai assis, hypnotisé par le spectacle. Le vieux lion hurlait comme s'il voulait ressusciter tous les morts du bayou.

Je pris la bouteille, remplis mon verre, avalai d'un trait et me resservi aussitôt.

Autour de moi, la foule ondulait comme une marée chaude.  
Les danseuses surtout celle à la capuche de crâne peint faisaient rouler leurs hanches avec la précision d'une horlogère infernale.

Rose m'attrapa la main juste avant que je reprenne la bouteille.

— Non, Rudolph !

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse face à ça ? Soufflai-je, à moitié fasciné.

— Attends. Il y a encore de l'espoir. Je peux te donner une autre potion.

Je secouai la tête.

— Non, fini les Laurel et Hardy. Terminé les grimaces et les amnésies. Mais... pour toi, je monterai sur scène. Et je m'excuserai.

— Quoi ? S'étrangla-t-elle.

Je me levai, lentement, le verre à la main. Je le vidai d'un geste, savourant l'incendie dans ma gorge, puis me mis en marche vers la scène.

— Pas question de la blesser, murmurai-je pour moi-même. Il faudra faire vite... arracher le sax et filer à l'anglaise... tien donc ! Mes parents en dépendent.

\*

James Ronnie, trempé de sueur, posa un genou à terre pour saluer.

Snooks déboula au micro, hystérique de joie.

Un assistant remit la cape au chanteur qui quitta la scène sous un tonnerre d'applaudissements.

Je traversai la foule, en apnée.

L'air était si dense que j'avais l'impression de nager dans la fièvre collective. Les cris, les odeurs, les lumières... tout se brouillait.

Je me faufilai entre deux danseuses et percutai de plein fouet la fille à la capuche de tête de mort.

Le choc fut brutal. On s'écrasa au sol, enchevêtrés.

Son regard croisa le mien, deux trous noirs sous le maquillage argenté.

Je crus y voir passer, l'espace d'une seconde, le reflet glacé de Papa Tcho-Tchot.

Mon sang se figea.

La fournaise venait juste de changer de température.

## Chapitre 33 : Le dernier concurrent

Snooks leva la main, et d'un claquement sec, le brouhaha se plia en deux.

— Mesdames et messieurs ! Voici venu de Chicago celui qui va clore notre prestigieux concours ! Il devra interpréter le grand, l'unique, l'inégalable Maceo Parker et son "1970's Old School Funk !"

La salle s'enflamma. Moi, j'étais déjà en train de suer comme un contrebassiste sous acide. Les projecteurs découpaient l'air en tranches brûlantes. J'avais l'impression que chaque ampoule du plafond visait ma conscience.

Je montai lentement les marches. Docile, comme un condamné au sourire poli.

Snooks, le sourire en coin, me tapota l'épaule geste d'encouragement ou d'adieu, je n'en savais rien puis s'éclipsa dans l'ombre.

Devant moi, la foule me regardait avec cette tendresse féroce qu'ont les chats avant de jouer avec la souris.

Un chapeau vola des gradins. Je l'attrapai au vol, réflexe de vieux magicien, et lissai le feutre avec un soin religieux.

Je sentis alors, sous ma peau, une vague de chaleur remonter. Mon nez me chatouilla, mes lèvres frémirent. De petites boursofflures grimpèrent jusqu'à mon front, comme si mon visage hésitait entre deux identités. Puis tout se calma, avalé par le souffle du jazz.

Une danseuse s'avança, panthère en talons, et me tendit le sax.

L'instrument brillait d'un éclat doré, presque vivant la promesse et la menace dans le même éclat.

Je pris la sangle, la passai autour du cou, et un parfum d'encens et de cuivre me monta à la tête.

Le premier riff jaillit.

Mes doigts, hésitants d'abord, cherchèrent l'air. Puis quelque chose s'ouvrit, un verrou quelque part entre le cœur et les poumons.

Le souffle partit tout seul. Mes joues gonflèrent, revinrent, repartirent, comme si le monde entier battait au rythme d'un vieux groove enfoui dans ma poitrine.

\*

Rose leva vers moi des yeux immenses. Je la vis pleurer et sourire tout à la fois.

Bens, la bouche ouverte, serra les poings, puis se laissa happer par le groove.

— De Dieu de non ! Cria-t-il. Rose Fée, tu l'as transformé en génie !

Elle éclata de rire, puis applaudit, incrédule.

— La potion... agirait-elle encore ?

Je n'entendais plus rien. J'étais ailleurs, dans un autre corps. Mes doigts volaient sur le sax comme s'ils avaient toujours su. La musique n'était plus un son ; c'était un courant d'air

chaud qui me traversait, un cri sauvage et de sang.  
Je sentis le plancher vibrer sous mes semelles, l'air gonflé de fumée et de cris, les ampoules qui haletaient comme des poumons fatigués.

En haut, au balcon, je vis Papa Tcho-Tchot se redresser.  
Ses yeux, deux braises rouges, s'ouvrirent en fentes. Ses cheveux se mirent à luire d'une lumière contenue, presque liquide. Je jouais pour lui, contre lui, malgré lui.

Dernière rafale de notes. Un orage.  
Je décrochai la sangle d'un geste brusque, laissai tomber le sax et me jetai dans la foule.  
Des bras me saisirent, m'arrachèrent au sol. Je flottais sur une mer de mains, porté, bousculé, ivre.  
Puis, aussi soudainement, je retombai. Mes genoux heurtèrent le parquet. Je me relevai, hagard, et regagnai la table en titubant, couvert de sueur.

La fille au capuchon-crâne reparut comme un mauvais souvenir ; elle trébucha à son tour et reprit place parmi les autres danseuses, impassibles.  
Je m'essuyai le front, me giflai pour reprendre pied, et m'effondrai sur ma chaise, haletant.  
La salle rugissait. Un tonnerre vivant.

Snooks, les yeux écarquillés, bondit au micro.  
— Incroyable ! Cette soirée est... incroyable ! Et pour savoir qui remporte l'édition : place à l'applaudimètre !

Le silence se fit, puis le tableau électronique clignota.  
RUDOLPH CALAGLAND — MACEO PARKER  
Les lettres rouges s'enchaînèrent comme une fanfare d'ange. La foule explosa. Snooks sauta comme un gosse, frappant dans ses mains jusqu'à se faire mal.

Je vis Truman, Stuart et Tom au fond, près du bar, agitant des bouteilles comme des gosses à Noël.  
Bens et Rose m'encerclèrent, m'embrassèrent, m'écrasèrent presque.  
— Ta mère en short ! Hurla Bens. Tu l'as fait !  
Il leva les yeux vers le plafond, le regard brouillé.  
— Bonnie... Je peux enfin payer ma dette aux Broloks.

— Mais... commençai-je.  
— Non de Dieu ! Coupa-t-il. Le sax est à nous ! T'as un fer à cheval à la place du cœur !

Rose se figea, d'un coup.  
— Tu ne te souviens de rien, Rudolph ?  
Je clignai des yeux.  
— Encore une amnésie ? J'ai horreur de ça... Ça va s'arrêter quand, ces trous de mémoire ?

Et là, tout se brisa.  
La clameur s'éteignit comme une lumière qu'on souffle. Les rires, les cris, les verres tout s'immobilisa.  
Les musiciens, les danseuses, même Snooks : figés. Des statues suantes, mi-vivantes, mi-mortes.

Le temps, lui, continuait de couler lentement, dégoulinant le long de leurs visages immobiles.  
Et sur la scène, Papa Tcho-Tchot apparut. Son ombre s'étira jusqu'à mes pieds.  
Ses pupilles rougeoyaient, et dans ses bras il tenait le sax.  
Celui pour lequel tout avait commencé.

Il se pencha vers le micro, la voix dure, froide, tranchante comme une lame :  
— J'attends maintenant, et avec impatience, le vainqueur, afin de lui remettre son sacre.

Le silence pesa, moite, épais.  
Je me levai, les jambes molles, et me mis en route vers la scène.  
Bens et Rose me suivirent sans un mot.

Nous traversions cette marée figée, ces corps pétrifiés dans leur gloire instantanée.  
On aurait dit un musée de la nuit, où chaque respiration se payait comptant.  
Et moi, le vainqueur éphémère, je marchais vers le sorcier et vers le sax,  
vers ce souffle maudit qui m'avait choisi.

## Chapitre 34 : Le sacre interrompu

J'avancaï vers Papa Tcho-Tchot comme un homme qui s'avance vers son propre verdict. Chaque pas sonnait sur la scène comme une note grave, le cœur calé au fond du ventre. Le sax m'attendait dans ses bras, brillants, muets, presque vivants. Je tendis les mains, doucement, comme on recueille un nouveau-né qu'on n'a pas encore décidé d'aimer.

Derrière moi, j'entendis les pas de Bens et Rose Fée la Mambo. Ils avaient le cœur dans la gorge, les yeux rivés à l'instrument, comme s'ils regardaient une bombe dégoupillée.

Papa Tcho-Tchot sourit, ses pupilles incandescentes comme deux charbons ardents.

— « Être ou ne pas être, là est la question », souffla-t-il, théâtral.

Sa voix vibrait d'un calme trop sûr.

Je clignai, déconcerté, puis un haut-le-cœur me traversa.

— Vos yeux... Ils brûlent comme des braises, soufflai-je.

Le sorcier tourna lentement la tête vers Rose. Son sourire griffait.

— Bien joué, dit-il. Peu fair-play d'employer la magie, tout de même.

Bens explosa.

— Mon cul ! Tu l'as shooté à quoi, ton James Ronnie ?!

Le sorcier ricana.

— J'admets avoir... encouragé sa performance. Mais quelle prestation, n'est-ce pas ?

Son orgueil suintait comme de la sève.

Je serrai le sax contre moi. La chaleur du métal vibra jusque dans mes paumes.

— Assez. Cet instrument ne t'appartient plus, dis-je.

Je le tendis à Bens. Il le prit, tremblant.

Papa Tcho-Tchot plissa les yeux, et son regard glissa sur Rose. Ses cheveux à elle s'illuminèrent d'un halo doré.

— Comment une créature aussi gauche a-t-elle pu envoûter un homme à ce point ? Siffla-t-il.

Rose se plia sous une douleur invisible, la main sur le cœur.

— Par l'amitié... Épargne-moi, murmura-t-elle.

Le sorcier ricana.

— Une démonstration, ordonna-t-il. Ou je te mets en pièces.

Je me plaçai devant elle, bras écartés.

— Laissez-la. Affrontez-moi. Sans magie.

— Non, supplia Rose. Il est trop fort !

Je lui souris.

— Je dois le battre. Je ne veux plus qu'on me sauve.

Papa Tcho-Tchot écarta les bras.

— J'ouvre le bal, dit-il. Sans magie.

Il bondit.

Je répliquai d'instinct : crochet, épaule, chaos. On se heurta comme deux bêtes qui refusent de

reculer.

Je cognai à l'aveugle, maladroit mais tenace, chaque coup chargé d'une rage qui venait de plus loin que moi.

Le sorcier recula, surpris. Ses traits tremblèrent.

Puis son regard se troubla, la peur s'y mêla comme une encre noire. Ses pupilles saignèrent, ses tatouages flambèrent, ses cheveux s'embrasèrent d'une lumière sale.

Il ouvrit les bras et cracha des mots qui n'existaient dans aucune langue vivante.

Un souffle d'au-delà.

Un vent de caveau.

— Traître ! Hurla Bens.

— Non ! Cria Rose.

Je pris le choc en pleine poitrine. Une décharge qui me coupa le souffle, me vrilla la colonne. Je tombai à genoux, secoué, les dents serrées, incapable de crier.

Et c'est là qu'une voix fendit l'air.

Une voix ronde, profonde, venue de partout à la fois :

— *Arrête tout de suite, sorcier ! Viens te mesurer à plus fort !*

Papa Tcho-Tchot tourna la tête, inquiet.

— Qui ose... ?

La fille au capuchon-crâne se mit en marche. Lentement, souveraine, traversant la foule figée. Elle grimpa sur scène, arracha sa tunique. Et de son corps jaillirent deux silhouettes géantes, lumineuses, encore engourdies de leur prison : Louis Armstrong et Sidney Bechet. Leur présence fit vibrer l'air.

Je me redressai, titubant.

— Vous deviez rester à la maison... balbutiai-je.

Bens, lui, resta bouche bée.

— Nom de Dieu ! C'est pas vrai !

Armstrong eut un clin d'œil, Bechet un sourire de félon.

— Un petit coup de main, ça ne se refuse pas, dit Armstrong.

— Et puis resté coincé dans cette gonzesse, c'était un supplice... mais après quel solo avec ce génie de Macéo, tout de même, ajouta Bechet.

Je me palpai, outré.

— C'est... c'est un viol organisé, votre truc !

Papa Tcho-Tchot blêmit.

— Armstrong... Bechet... Inoffensif donc !

— Nous-mêmes, répondit Armstrong, doux mais tranchant.

— Inoffensifs ? Fit Bechet. Je ne dirais pas ça trop vite, "sorcier".

Armstrong se tourna vers Rose. Son regard, tendrement triste, vibrait comme une trompette qui s'éteint.

— Il est temps de nous quitter, ma belle. Le passage s'ouvre avant la fin de Samain. Et toi, pèse mieux les conséquences de ta magie.

— Là-haut, tout n'est pas fréquentable, ajouta Bechet, son chapeau incliné comme un adieu.

Il se tourna vers moi.

— La liberté de choisir n'est pas toujours celle qu'on croit, dit Armstrong en riant bas.

Ils pivotèrent vers Papa Tcho-Tchot, prêts à bondir.

— Stop ! Criaï-je.

Ils se figèrent, m'interrogeant du regard.

Je me redressai, les poings serrés.

— J'ai un service à demander. Un sacrifice. Je veux l'affronter avec ses armes.

Rose me saisit le bras.

— Non, Rudolph ! Il te détruirait !

Je secouai la tête.

— Je dois. Et avant ça... je vous aime, dis-je d'une voix rauque.

Ses yeux s'emplirent de lumière.

— Moi aussi.

— ALORS BOUFFE-LUI L'OREILLE ! Rugit Bens derrière nous, sincère jusqu'à l'absurde.

Armstrong et Bechet plongèrent dans mon corps comme deux éclairs rentrant à la maison.

Je sentis la terre trembler sous mes pieds, mes muscles enflés, mon souffle grondé.

Mon corps s'épaissit, se durcit : cou de taureau, mâchoire d'enclume, regard de foudre.

Papa Tcho-Tchot recula, paniqué.

— Non... pas lui ! PAS MIKE TYSON !

Trop tard.

Le premier crochet brisa l'air.

Le deuxième cogna comme une porte de prison qu'on referme sur l'enfer.

Le sorcier chancela, chercha ses mots, tenta de lever les bras.

Une lueur jaillit entre ses mains, se dédoubla, mais Armstrong et Bechet jaillirent de mon torse, happant cette lumière, la tirant à eux comme deux anges boxeurs.

L'incandescence explosa, puis s'éteignit d'un coup, avalée.

Papa Tcho-Tchot s'effondra.

Je vacillai, un genou à terre. Bens et Rose me rattrapèrent.

Le sorcier se redressa lentement, hagard. Il contempla ses doigts : plus de sigles, plus de feu.

Juste la peau nue d'un homme.

Ses cheveux retombèrent, ternes, humains.

Et le temps reprit.

Les clients clignèrent, respirèrent.

Les musiciens se remirent à jouer, sans savoir pourquoi.

Les danseuses, en sueur, reprirent leurs mouvements, mécaniques, splendides.

La salle explosa d'applaudissements sans raison, juste parce que la vie, têtue, voulait recommencer à battre.

Bens me prit dans ses bras, la poitrine ouverte, le souffle court.

— Grâce à toi, gros nez, dit-il, une nouvelle vie commence. Et toi, tu t'es libéré.

— On a réussi, murmurai-je, léger comme après l'orage.



Je cherchai le regard de Rose, m'y perdis, m'y abreuvai.  
Puis je baissai les yeux vers le sax, posé sur le plancher promesse métallique, dette tenue,  
cœur rendu.

— Maintenant, dis-je, il me reste à passer un coup de fil aux Broloks.  
Je pris l'instrument, encore chaud, et tournai les talons.  
Et dans ma main, le métal vibrait doucement, comme s'il respirait comme s'il me murmurait  
que, pour être libre, il fallait d'abord payer tout ce qu'on devait.

## Chapitre 35 : La caisse et la lettre

Fin de semaine.

La lumière du soir coulait à travers les stores du grand bureau, zébrant les murs de rayures oranges et grises. Ça sentait le cuir, la sueur vieille et le cigare froid.

Salvatore, John et Frank étaient là, assis derrière le bureau massif, en train d'aligner des liasses comme d'autres trient leurs souvenirs : avec un mélange de tendresse et de paranoïa. Chaque billet glissait sur le bois avec ce petit *shhkh* humide qu'ont les choses sales quand elles s'avouent précieuses.

On frappa à la porte.

Frank grogna, se leva, ouvrit. Un coursier entra, blême, tenant dans ses bras une longue caisse de bois clair, lourde comme une promesse. Une lettre y était épinglée avec une épingle de nourrice.

Salvatore la détacha du bout des doigts, avec son sourire de chat qui sait déjà ce qu'il va lire.

— *Ma...*, fit-il. On dirait que Rudolph ne veut plus suivre les traces de son aïeul.

Son accent chantait entre Naples et la menace.

Frank fronça les sourcils.

— Étrange, grommela-t-il. Lui qui idolâtrait Marcel...

John leva la tête, le visage fermé comme une armoire.

— Mission remplie ? Demanda-t-il. Ou j'achève les parents, puis les deux autres ?

Salvatore leva la main, geste de pape ou de parrain les deux à la fois.

— *Ma...* le contrat est rempli, dit-il calmement. Apporte-moi le chalumeau.

Le tiroir s'ouvrit dans un crissement de métal.

Un petit chalumeau, coincé entre un revolver et une boîte de balles, apparut comme un bijou dans son écrin.

John, par réflexe, alluma son briquet doré, celui gravé d'une croix et d'un péché. La flamme dansa, lécha la culasse du sax.

L'air se chargea d'une odeur de cuivre chaud et d'huile rance.

Une couche épaisse, sombre, se mit à suinter du métal. Elle fondait lentement, comme une peau qui abandonne un secret.

Quand la dernière goutte tomba, ce qu'ils virent dessous leur coupa le souffle : une formule chimique, gravée au laser, nette, froide, chirurgicale.

Salvatore eut un petit rire rauque, presque attendri.

— *Ma... que les temps changent*, dit-il en posant la main sur le sax comme sur une tête d'enfant.

La flamme s'éteignit d'elle-même. Le silence, ensuite, fut épais comme du sang séché.

\*

Dans le couloir, un type respirait trop fort. Kovak.  
L'oreille collée à la porte, il écoutait le silence avec la concentration d'un chat sur un fil.  
Puis il se redressa, prit son téléphone, composa un numéro.

— Toni... *da...* c'est raté, lâcha-t-il. Les Français ont échoué.  
La voix, de l'autre côté, roula comme un tonnerre.  
— *Quoi ?!*  
— Ouais. L'affaire a tourné vinaigre. Le gosse a renvoyé la caisse.

Un long silence, puis un rire froid :  
— Les vieux chnoques ne s'en sortiront pas comme ça. Fais chauffer la voiture.

Kovak raccrocha, rangea le téléphone dans sa veste et traversa le couloir en sifflant faux un air de Sinatra.

\*

Dehors, le vent d'automne balayait Chicago comme un vieux balai trempé de pluie.  
Devant Chicago-Aspirtout, la vitrine crasseuse brillait d'un reflet d'étain.  
Antoinette balayait les feuilles, tête haute, regard dur.  
Ses gestes étaient secs, précis, pleins de ce genre de fierté qu'on garde quand tout le reste a foutu le camp.

Elle leva les yeux, repoussa son dentier d'un coup de langue autoritaire et lança d'une voix stridente vers la vitrine :  
— Petit mollasson ! Alors, t'as décidé, enfin, de prendre les rênes de ta vie ?

Le vent siffla dans la rue, emportant son cri jusqu'à l'horizon.  
Et moi, à cet instant, à des kilomètres de là, j'aurais juré entendre ce même ton... celui qui vous ramène toujours à la maison, même quand la maison, c'est un foutu souvenir qu'on n'a jamais su ranger.

## Chapitre 36 : Le sorcier à sec (deux jours plus tard)

Midi cru sur le balcon de l’Africa Club Jazz.

Le soleil cognait si fort qu’on aurait pu faire frire des œufs sur la rambarde. L’air puait le rhum éventé, la cire froide et la gueule de bois des miracles ratés.

Papa Tcho-Tchot était là, affalé sur son fauteuil de velours mité, la tête penchée, les yeux noyés dans le verre opaque de sa boule de cristal.

Je n’avais jamais vu un sorcier aussi humain, aussi vidé.

Ses paumes frottaient le globe sans relâche, jusqu’à s’en brûler la peau, comme s’il espérait rallumer un moteur noyé.

Mais rien.

Pas une étincelle.

Le silence, juste, avec le craquement des cigales et le clapotis lointain du Mississippi qui se foutait bien de sa défaite.

Je l’observais du fond de la salle, planqué dans l’ombre des stores.

De là où j’étais, il ressemblait à un vieux jazzman qu’on a privé de trompette : des doigts qui cherchent le souffle, un regard perdu dans le vide d’un solo inachevé.

Derrière lui, les trois compères français Lupin, Bonapart et Baudelaire jouaient aux cartes, vautrés dans les fauteuils rouges.

Les cartes glissaient mollement sur la table, comme des poissons morts.

Ils jouaient sans envie, sans enjeu, juste pour meubler le vide, comme des croque-morts qui font un poker en attendant l’enterrement.

Lupin se tortilla sur sa chaise, lâcha un soupir de noyé.

— Qu’est-ce qu’on va devenir ? J’ai dit : c’est la merde, les gars.

Bonapart haussa les épaules, sortit un as de pique, le posa mollement.

— On est vivants, déjà. C’est un début.

Baudelaire, les cernes en accordéon, lui répondit sans lever les yeux :

— Vivants, mais ruinés. Et pire que ruinés : démythifiés.

Ils éclatèrent d’un rire triste. Le genre de rire qui se coince dans la gorge et fait mal aux dents.

Un peu plus loin, dans la pénombre, Bolos le géant muet, masse d’ombre et de silence les regardait.

Il restait debout, immobile, comme s’il montait la garde autour d’un roi tombé.

Sauf qu’ici, le roi n’avait plus de sceptre, plus de royaume, et même sa magie sentait le renfermé.

Papa Tcho-Tchot finit par lever les yeux vers eux.

Sa voix, quand elle sortit, n’était plus qu’un filet râpeux, une corde usée.

— Qu’est-ce qu’un sorcier sans sort ? Murmura-t-il.

Aucune réponse.

Le vent, seul, joua une mesure de blues à travers les persiennes.

Je notai mentalement la scène pour plus tard, pour la raconter peut-être.

Un balcon, trois tricheurs, un sorcier vidé.

Et moi, témoin anonyme, penché sur la fin d'un mythe, avec ce goût amer du silence quand la musique s'arrête.

## Chapitre 37 : Départ en douceur

Il était presque midi, et le soleil s'écrasait mollement sur les vitres, comme un chat repu sur le rebord d'une fenêtre.

L'air vibrait d'un calme rare celui qu'on ne trouve qu'après les orages.

Bens posa l'étui de son instrument sur la table, doucement, comme un vieux soldat pose son fusil après la guerre. Il attrapa sa tasse de café.

Le café fumait, noir, fort et amer, un peu comme la vie qu'on partage quand on a trop ri, trop pleuré, et qu'on n'a plus peur des lendemains.

Je touillais le mien distraitement, hypnotisé par les volutes qui dansaient dans la lumière.

Jo-Black, en tee-shirt des *Green Wave*, tirait sur sa laisse, impatient de sortir.

Rose, adossée au buffet, fredonnait un vieux blues en rinçant un verre.

Et Bens... Bens nous observait tous, chapeau penché, pipe au bec, avec ce regard d'homme qui a trop vu de comédies pour encore s'en formaliser.

Je levai les yeux vers lui.

— Dis-moi, Bens... ton nom de famille, c'est quoi au juste ?

Il soupira, posa sa tasse, ralluma une pipe qui ne tirait plus rien.

— Ah, Calagland... mon nom, c'est une malédiction familiale.

— Une malédiction ? Répétai-je, intrigué.

Il se redressa lentement, prit son air de conteur fatigué.

— Tout a commencé avec mon père. Un type droit, fier, la moustache impeccable. Le genre de bonhomme qu'on aurait pu mettre sur une médaille... ou sur une boîte.

Rose fronça les sourcils, amusée.

— Une boîte ?

— Ouais. Une boîte de riz.

Il tira une bouffée imaginaire sur sa pipe, comme pour marquer le coup.

— Un jour, des publicitaires débarquent à son épicerie. Ils cherchaient une figure rassurante pour vendre leur nouveau produit. Et paf ! Ils flashent sur lui. Joseph Benjamin Oncle. Mon vieux.

Il leva le doigt, fier et résigné à la fois.

— C'est sa tronche qu'ils ont collée sur les boîtes. Moi, j'étais trop jeune pour piger, mais j'me souviens encore du jour où les voisins ont commencé à nous appeler "la famille riz".

Rose éclata de rire, pliée en deux.

— Sans rire... la famille riz !

Je la suivis, hilare.

— Attends, tu veux dire que ton père, c'est le vrai Oncle Bens ?

— Exactement, confirma-t-il, avec ce petit air blasé des légendes fatiguées. Il disait toujours que c'était "pour la postérité". Moi, j'appelais ça un piège à blagues.

Rose riait encore, essuyant une larme.

— Et toi, t'as hérité du prénom, c'est ça ?

— Ouais, soupira-t-il. Mon père avait la gloire, moi j'ai eu le prénom et les moqueries. Partout où je vais, on m'appelle "Oncle Bens", comme si j'étais né dans un sac de cuisson rapide.

Je pris un air faussement grave.

— Et t'as jamais pensé à changer de prénom ?

Il secoua la tête avec un sourire en coin.

— Non, fiston. J'ai préféré le garder, juste pour le tordre un peu. Quand on m'appelle "Oncle Bens", je réponds toujours : "Ouais, mais moi, je colle jamais."

Rose lâcha son verre, pliée de rire.

— T'es irrécupérable, Bens Oncle. Tu devrais breveter ta réplique !

— Déjà tenté, dit-il fièrement. Mais la marque m'a envoyé un avocat au lieu d'un chèque. Mon père nourrissait les foyers, moi j'essaie juste de nourrir les âmes.

Le silence qui suivit vibra comme une dernière note suspendue.

Rose le regardait avec une tendresse amusée.

— Ton père devait être fier de toi.

Bens haussa les épaules, le regard perdu dans la vapeur du café.

— Il disait toujours : "Fils, tant que tu feras rire les gens, ils oublieront de te réduire à une image."

— Et tu l'as écouté, soufflai-je.

Il me jeta un clin d'œil.

— De Dieu de non, de Dieu ! Entre un paquet de riz et un paquet d'emmerdes, j'ai choisi la bonne cuisson.

On éclata de rire, un rire franc, chaud, sans calcul.

Bens finit son café, remit son chapeau, attrapa son instrument et la laisse de Jo-Black.

Sur le pas de la porte, il lança, avec sa voix d'orgue usée :

— Par la Sainte-Mère ! Pas de bêtises en mon absence, et n'oublie pas qu'on va pêcher tout à l'heure, Rudolph !

La porte claqua, comme une promesse d'avenir.

Le calme revint.

À la radio, une voix basse coulait comme du miel :

*I see trees of green, red roses too...*

Rose Fée et moi, échevelés, chemises entrouvertes, nous faisions face.

Nos souffles se frôlaient, nos fronts s'approchaient.

— Bens Oncle n'était pas censé ne plus être grossier depuis sa libération ? Demandai-je en souriant.

— Il pourra railler, répondit-elle, mais il ne blasphémera plus à la chaîne.

Nos fronts se touchèrent.

Nos cheveux s'attirèrent, un petit feu d'étincelles s'alluma dans l'air.

Rose se recula, les yeux soudain sérieux.

— Tu m'as bien dupée, dit-elle. Tu voulais devenir gangster. Et tes parents ?

Je baissai la tête.

— Je me suis égaré. Mais ils comprendront. J'ai choisi : la liberté, l'émancipation et le choix personnel.

Elle eut un demi-sourire.

— Alors, on emménage chez moi, et on bosse ensemble, dans notre commerce.

— Tu as entendu Armstrong et Bechet : ta magie vaudoue...

— Promis, j'irai doucement. Et toi, pas de regrets ?

Je haussai les épaules.

— Les regrets, c'est pour ceux qui ont encore du temps à perdre.

Une petite araignée grimpa sur son épaule.

Je la pris du bout des doigts, la déposai sur le sol.

— Saleté de rampant, murmurai-je, attendri malgré moi.

— Et le vieux Colt ? Demanda-t-elle, les yeux plissés.

— Il appartenait à mon grand-père. Et il ne fonctionne même plus...

— Jette-le. Un point c'est tout.

Je soupirai, haussai les épaules.

— Bien. Aléas du couple.

— Chut, fit-elle en souriant. Tout ira bien, mon amour. Je te le promets.

La radio monta d'un cran :

*And I think to myself... What a wonderful world... de Louis Armstrong.*

Nos têtes se rapprochèrent, nos cheveux s'emmêlèrent et on s'embrassa.

Les casseroles se mirent à tressauter toutes seules, le vent frôla les rideaux, et on éclata de rire en tombant sur le carrelage.

Le monde, dehors, continuait sa comédie.

Et moi, au milieu de ce désordre amoureux, j'avais enfin trouvé mon swing.

FIN



## Coda ou épilogue : Dernier souffle de cuivre

La nuit avait repris son droit.

Une de ces nuits sans lune, juste la lumière d'un réverbère qui cligne comme un vieux fumeur.

Dans le fond du club, un sax gémissait tout seul, oublié sur une chaise.

Je ne sais pas si c'était le mien, celui de Tcho-Tchot, ou juste l'écho d'un autre temps, mais son souffle vibrait encore dans les murs comme un souvenir qui refuse de crever.

Rose dormait, lovée contre moi, son parfum de cannelle flottant entre nos respirations.

Bens ronflait quelque part, probablement dans son fauteuil, la pipe encore au bec et Jo-Black étalé sur ses genoux comme un coussin de guerre.

Tout allait bien. Et pourtant, j'me disais que rien n'était jamais tout à fait terminé.

Parce qu'un sax, ça ne meurt pas.

Ça se tait un moment, c'est tout.

Ça attend le prochain souffle, le prochain cœur un peu cabossé pour lui redonner de la voix.

Je repensai à Armstrong, à Bechet, à leurs sourires d'outre-tombe.

À ce foutu Tcho-Tchot, réduit à sa propre ombre, et à Bens, le fils du riz qui refusait de coller.

Et moi, Rudolph Calagland, petit con qui voulait jouer au gangster et qui s'est retrouvé à faire swinguer les fantômes.

J'ai compris, finalement : le crime, la magie, la musique... tout ça, c'est la même came.

Ça t'empoisonne, ça t'élève, et si t'as de la veine, ça te sauve.

Un courant d'air fit tinter les verres.

Le vieux Colt, posé sur l'étagère, brillait un instant avant de s'éteindre pour de bon.

J'ai souri, doucement, comme un type qu'on ne dupera plus.

Dans la rue, les premiers rayons de l'aube découpèrent la brume.

Je suis sorti, sax sous le bras, et j'ai marché jusqu'à l'angle.

Le vent sentait le pain chaud et les promesses qu'on n'a pas encore trahies.

J'ai levé les yeux, soufflé dedans sans réfléchir.

Une note est sortie claire, dorée, vivante.

Et là, j'ai juré l'avoir entendu, dans le vent, dans le ciel, dans le cœur de la ville : le rire de Louis.

Le sifflement de Sidney.

Et la voix tranquille de Bens qui disait, quelque part entre deux mondes :

« De Dieu de non, de Dieu... T'as trouvé ton swing, gros nez. »

Alors j'ai continué à jouer, encore et encore,

jusqu'à ce que le soleil perce les toits.

Parce que parfois, la plus belle des fins,

c'est juste une autre façon de recommencer.

